

zOOdiac cosmosophies

what is human?

le livre du _____
fiEstival*12



maelström
REEVOLUTION

ZODIAC

COSMOSOPHIES . WHAT IS HUMAN ?

Collectif

Le livre du fiEstival *12
du 10 au 13 mai 2018 à Bruxelles

Le zodiaque est (aussi) un conte de fée !

Les noms des planètes sont aussi ceux des dieux. Et leur terrain de jeu se nomme « zodiaque », un terme dont une racine possible serait le grec *zoo dia ekon*, la « roue de la vie ». Dans les mythes, dans les contes et sur le thème astrologique, ces planètes métaphorisent des « acteurs » au caractère spécifique qui dialoguent ensemble pour élaborer des histoires exemplaires, des histoires qui parlent au cœur et à l'inconscient de chacun. Elles modifient profondément les structures psychiques de l'écouter.

Zodiaque et conte de fée

Lorsque, dans les années 1930, Vladimir Propp investiga le problème du classement des contes de fée il arriva à trois conclusions¹ :

1 « Les éléments constants, permanents, du conte sont les fonctions des personnages, quels que soient ces personnages et quelle que soient la manière dont ces fonctions sont remplies. les fonctions sont les parties constitutives fondamentales du conte.

2 Le nombre des fonctions que comprend le conte merveilleux est limité.

3 Dans tous les contes, la succession des fonctions est rigoureusement identique. »

C'est en utilisant l'analyse structurale développée par Claude Lévi-Strauss que l'auteur montra que l'ensemble des contes merveilleux suit *toujours* le même ordre chronologique avec ses 32 séquences consécutives, quel que soit le contenu de l'histoire. Les variations sont infinies, mais seulement au sein de cette structure *unique*, sinon le conte ne « fonctionne » pas. Nous allons reprendre ces travaux et les compléter par une lecture symbolique de ces étapes tout en les réduisant à 13 seulement. Elles dessinent en effet un zodiaque qui commence et se termine par le signe du Capricorne². L'histoire du héros des contes raconte le processus du renouvellement et de la transformation de la conscience qui suit exactement la chronologie des signes du zodiaque. En voici les grandes lignes (nous avons mis en italique les mots-clés qu'attribue V. Propp à chacune de ses 32 séquences) :

Le conte merveilleux commence toujours par quelques lignes d'introduction qui *énumèrent* les membres de la famille, à moins que le futur héros ne soit simplement présenté par la mention de son nom et la description de son état. Au sein du royaume règne un bonheur particulièrement souligné. Mais un phénomène inattendu survient : un des membres de la famille *s'éloigne* de la

maison, à moins que celui-ci ne se fasse signifier une *interdiction* ou sa forme inversée : un *ordre*. Ces premières étapes correspondent aux valeurs véhiculées par le signe astrologique du **Capricorne** : objectivité des faits, conscience morale qui reconnaît la légitimité des ordres et des interdits, sens des responsabilités et, profondément, identification de la conscience à l'image du vieux sage (le roi).

Puis l'interdiction est *transgressée*. Par exemple les princesses sont en retard pour rentrer à la maison alors qu'elles avaient seulement la permission de minuit. De plus le « méchant » fait son entrée en scène dans l'intrigue. Son rôle est de troubler la paix heureuse de la famille en causant un préjudice. Cet agresseur essaie d'obtenir des renseignements. (« où as-tu trouvé ces pierres fines ? »). L'inversion de *l'interrogation* se rencontre également sous la forme de questions posées à l'agresseur par sa victime. Puis l'agresseur reçoit les *informations* demandées. Par exemple la marâtre dialogue avec son miroir et apprend que plus belle qu'elle existe là-bas, au cœur de la forêt. Transgression, imprudence, acquisition d'une connaissance non conventionnelle, révolte contre le père, désir d'apporter le bonheur aux hommes en acceptant par avance le scandale que génère toute réelle nouveauté... Tout cela appartient à la symbolique astrologique du signe du **Verseau**.

L'agresseur tente ensuite de *tromper* sa victime pour s'emparer d'elle ou de ses biens. Pour cela il utilise des moyens magiques. C'est ainsi que le dragon se transforme en chèvre d'or, la sorcière devient une bonne vieille ou encore la voleuse fait semblant d'être une mendicante. Notons au passage que l'archétype « agresseur » dévoile sa nature contradictoire et complémentaire : la sorcière et la bonne vieille sont deux visages opposés de la féminité, de son côté la voleuse prend alors que la mendicante reçoit, de même le dragon et la chèvre sont deux images du diable, l'une sauvage et dangereuse, l'autre apprivoisée et familière (le grand bouc). Lorsque la sorcière devient une bonne vieille, elle ne change pas fondamentalement d'identité, elle montre simplement l'autre facette de sa nature. De l'acceptation de se laisser fasciner va naître la *complicité* : la victime se laisse tromper et aide ainsi son ennemi malgré elle. En d'autres termes, il se forme un pacte entre conscient et inconscient : l'être accepte de se laisser bousculer, fasciner, endormir. La complicité entre agresseur et agressé signe une alliance entre l'inconscient qui détient la clef du renouvellement et le conscient qui sera capable de la tourner dans la serrure de la vie. Notons que les interdits (Capricorne) sont transgressés (Verseau) alors que les propositions trompeuses sont acceptées et exécutées (**Poissons**). La transgression des interdits (Verseau) et l'adhésion à des utopies (Poissons) sont des

étapes nécessaires pour tout processus de renouvellement de la conscience. Il serait dangereux et régressif de les considérer à l'aune des certitudes du vieux roi : culpabilité d'avoir transgressé et « irréalisme » d'avoir pris des vessies pour des lanternes car, alors, le parcours du héros serait un échec.

L'agresseur nuit ensuite à l'un des membres de la famille. C'est cette fonction qui va donner au conte son dynamisme. L'ordre, la transgression, l'information extorquée et la tromperie réussie préparent l'intrigue qui se noue exactement au moment du *méfait*. Les modalités de celle-ci sont extrêmement variées mais apparaissent très souvent sous forme de rapt : l'agresseur enlève un être humain, vole un objet magique, détruit ce qui a été semé ou emprisonne quelqu'un. Puis vient un moment de *médiation, de transition* : la nouvelle du méfait ou du manque est divulguée. Alors le héros se lève pour le réparer : soit sur ordre du roi, soit de sa propre initiative. La conscience héroïque naît de la reconnaissance qui manque. Le héros est soit un quêteur qui décide d'aller chercher ce qui manque (une fiancée) ou une victime (comme le petit garçon enlevé ou chassé). Ces étapes correspondent dans le symbolisme astrologique au signe du **Bélier**. Il peut prendre la tête du troupeau et défricher de nouveaux chemins en se fiant à son dynamisme et à son intuition mais aussi se vivre comme une

victime de l'ordre ancien (l'agneau Pascal) et se préparer, contre toute attente, à une métanoïa. Quoi qu'il en soit, le héros est celui qui s'efforce de réparer une injustice (méfait) ou de combler un manque en adhérant de manière absolue à l'appel de sa conviction intérieure.

Une fois parti, il rencontre toujours un *donateur* qui lui propose une activité préparatoire à la réception d'un objet ou d'un auxiliaire magique. Il lui est demandé, par exemple, d'accomplir un petit travail, de préparer une nourriture ou de rendre un service. Parfois le donateur semble hostile. Dans tous les cas *le héros réagit* aux actions du donateur, il rend le service ou épargne l'animal par exemple. Puis un auxiliaire magique est *mis à la disposition* du héros. Cependant, si sa réaction a été négative, la transmission ne pourra pas avoir lieu : le héros est mangé, découpé en lanières ou congelé et c'est la fin de la quête. Ces « morts » sont évidemment à lire de manière symboliques : être mangé signifie être réabsorbé par les valeurs du vieux monde ; être découpé souligne un risque de déstructuration psychique ; être congelé indique que la quête est maintenant figée. Remarquons que la phase du don *suit* la phase de la décision, et non l'inverse ! Ce n'est pas parce qu'il a des moyens (de l'argent, des idées ou des relations) que le héros part en quête mais c'est parce qu'il adhère absolument à sa conscience du manque et essaie d'y remédier. C'est seu-

lement une fois que cette adhésion est accomplie qu'il découvre les moyens d'aller plus loin car il sait laisser œuvrer la vie en lui pour l'accomplissement de son œuvre. *Le héros ne décide pas parce qu'il possède certaines qualités pour réussir; mais il découvre ces qualités parce qu'il a décidé de partir.* Dans la chronologie des signes du zodiaque ces étapes correspondent au sens symbolique du **Taureau**.

Après la réception de l'auxiliaire magique, notre héros se *déplace dans l'espace entre deux royaumes*. Les différentes manières de « voyager » sont symbolisées par diverses formes de déplacements. Par ailleurs se mettre en chemin c'est aussi entrer dans le combat car l'agresseur réapparaît à cette étape. Ici commencent vraiment les difficultés de la transformation qui conduisent parfois vers des voies de traverse (le héros s'égaré) ou durent longtemps (il lui arrive de multiples péripéties). Ce combat contre l'agresseur dont nous vîmes l'apparition dès les secondes et troisièmes étapes (Verseau et Poissons) est profondément significatif. Naguère la transgression (Verseau) et l'utopie (Poissons) étaient des qualités nécessaires pour la mise en place du renouvellement de la conscience, le méchant remportait donc la « victoire » et le héros se laissait tromper à son corps défendant. À présent, transgression et utopie deviennent des obstacles pour continuer la quête héroïque. Le sujet

doit combattre ses tendances au mécontentement chronique et à la transgression permanente qui le détourneraient de son objectif ; de même doit-il définitivement se débarrasser de tous ses espoirs utopiques et ne conserver que les objectifs qu'il est réellement capable d'accomplir. Dans la lecture astrologique cette étape correspond aux **Gémeaux**, mélange de curiosité intellectuelle, de croyance que l'herbe est plus verte dans le pré d'à-côté et d'ouverture à toutes les formes d'exploration. Il doit aussi lutter contre une tendance à la dispersion et à ne jamais approfondir ce qu'il entreprend, ainsi que contre une forme « d'émerveillement » vis-à-vis des idées nouvelles qui pourraient le détourner de ses vrais objectifs.

Finalement le héros atteint l'objet de sa quête, Épée magique, Princesse ou Graal. En un mot il acquiert un nouvel état de conscience et incorpore de nouvelles valeurs. Le manque est comblé. Arrivé à proximité de l'objet de sa quête il reçoit *une marque* qui deviendra plus tard un signe de reconnaissance. Cette marque est imprimée sur son corps (une blessure lors d'un combat ou le baiser de la princesse) ou prend la forme d'un objet, comme un anneau ou un mouchoir offert par la dame. Ensuite l'agresseur est vaincu et le héros accède à *la victoire*. Finalement le méfait initial est réparé et le manque est comblé. Ces étapes correspondent au sens

astrologique attribué au signe du **Cancer**, signe où se concocte la prise de conscience de son identité en cherchant ses marques d'abord, puis en réalisant l'unicité de sa nature profonde. Les personnes concernées par ce signe sont en général hypersensibles à toutes formes de blessures physique ou affective car celles-ci touchent, à travers leur corps et leurs sentiments, leur identité. Elles cherchent précisément à être « comblées » et à retrouver une forme de plénitude dénuée de tout manque.

Mais l'histoire n'est pas finie ! Le héros décide *de retourner* vers son royaume d'origine en emportant avec lui sa découverte. Mais ce retour, on s'en doute, ne sera pas sans embûches ! Dès le début il est *poursuivi*. Ce sont les différentes manières utilisées par le vieux monde pour empêcher les nouvelles valeurs de s'épanouir. Heureusement le héros sera *secouru*. Ce sont les différentes manières par lesquelles il va protéger la nouvelle semence de sens, l'œuvre encore fragile dont il est devenu le jardinier. Ces moments du conte correspondent au signe du **Lion** sous ses deux facettes. Celui du « poursuivant » imbus de sa propre valeur ainsi que de sa place dans la société. Et à ce titre il tente de détruire les nouveaux paradigmes. Mais aussi celui du « poursuivi » qui a la claire conscience des stratégies nécessaires pour sauvegarder la flamme.

Puis le héros *arrive incognito* chez lui ou dans une autre contrée. Il s'y engage comme apprenti, cuisinier, orfèvre, tailleur ou palefrenier. Ce travail de minutie et de service correspond assez bien aux qualités attribuées au signe de la **Vierge**.

C'est à ce moment là qu'un faux héros fait valoir des *prétentions mensongères*. La question que pose à présent le conte est cruciale : le héros est-il vraiment à la hauteur de ses prétentions ou n'est-ce qu'un vulgaire jeteur de paillettes ? Chronologiquement l'intervention du faux héros correspond au signe de la **Balance**, ce moment d'équinoxe où les forces de la nuit commencent à l'emporter sur celles du jour. Notons que le terme « balance » désigne, en argot, un traître (une « balance », « balancer quelqu'un »). Puisque la balance rencontre le mensonge, ce sera le test de la vérité. Quelle voix va-t-elle écouter ? Celle des prétentions mensongères en se mettant au service d'une œuvre qui n'est pas celle de son cœur ou celle du vrai héros qui sommeille en elle ?

Le roi ou un autre personnage propose ensuite au héros une *tâche difficile* pour confirmer son nouveau statut. Contrairement à ce que nous aurions pu imaginer, la tâche difficile n'est pas la découverte de la nouvelle semence de sens mais l'administration de sa preuve auprès des personnes n'en ayant pas l'expérience ! *La*

tâche est acceptée puis accomplie, parfois parce que le héros connaissait déjà la réponse à la question. C'est souvent grâce à l'auxiliaire (l'objet magique) reçu à l'époque Taureau que le héros réussit cette épreuve réputée difficile. C'est donc la générosité et l'ouverture à autre chose que sa quête essentielle qui sera paradoxalement la clé de son succès ultérieur. Un paradoxe seulement apparent puisque ce qui est réellement nouveau est nécessairement inconnu, seule l'ouverture à cet Inconnu a quelque chance de fertiliser le terreau de ses anciennes représentations. Cette phase est associée au signe du **Scorpion**, un moment du cycle zodiacal où l'être joue son va-tout : réussir ou mourir. Beaucoup va dépendre de sa préparation, c'est-à-dire du succès relatif des étapes précédentes.

Le héros est enfin *reconnu* grâce à la marque reçue à l'étape Cancer ou, parfois, à l'objet du donateur surgit à l'étape Taureau. À moins que ce ne soit simplement parce qu'il a réussi la tâche difficile. Par voie de conséquence le faux héros et/ou l'agresseur (le méchant) sont démasqués. Ces événements correspondent assez bien au sens astrologique du **Sagittaire** avec son désir de reconnaissance sociale et son besoin d'être utile à sa communauté. Mais, négativement, il peut aussi jouer le rôle du faux héros démasqué dans son désir mégalomane d'accomplir des tâches au-dessus de ses forces.

Une fois reconnu et accepté dans sa communauté le héros reçoit une nouvelle apparence : il *est transfiguré*. Puis le faux héros *est puni* : l'action de la loi fait écho à l'ordre du départ. Enfin, comme tout finit bien dans le meilleur des mondes possibles, le héros se marie et monte sur le trône. En d'autres termes il passe l'initiation en s'unissant à son *anima*, une conséquence de son contact conscient et permanent avec les nouvelles valeurs dont il est devenu l'exemple. Nous observons ici un retour vers le signe du **Capricorne**, dernière étape de la séquence zodiacale. L'autorité du vieux roi est restituée en la personne du nouveau roi. Le pouvoir redevient légitime et se fait naturellement respecter car la personne qui l'incarne redevient exemplaire. Pas au sens moral évidemment, mais au sens où il a su modeler toute son existence sur des idéaux clairement perçus.

Six axes de symétrie et quatre ternaires

Pour revenir vers une lecture « structurale » nous observons que le « recadrage » zodiacal du conte merveilleux met en évidence six axes de symétrie et quatre ternaires :

Le vieux roi (Capricorne) retrouve l'espoir d'une nouvelle légitimité uniquement lorsque le manque est comblé (Cancer).

La transgression au sein de l'ancien royaume (Verseau) fait pendant à la « trahison » du héros qui dissimule l'objet de sa quête (Lion).

La confusion du départ (Poissons) contraste avec la précision du héros devenu semblable à un artisan (Vierge).

Les « Poissons » se laissent tromper alors que la « Vierge » trompe son monde en rentrant incognito.

L'entrée en scène du héros (Bélier) fait contrepoint à l'apparition du faux héros (Balance).

L'objet magique fourni par le donateur (Taureau) sera la clé de la réussite de l'épreuve difficile (Scorpion).

L'éloignement du départ (Gémeaux) s'oppose à l'intégration sociale (Sagittaire).

Les trois signes de Feu sont des moments de rupture :

En Bélier le héros prend la décision de partir de chez lui, en Lion de revenir dans son royaume et en Sagittaire il s'intègre dans sa communauté d'origine.

Les trois signes d'Air illustrent les diverses modalités de rencontres avec l'« agresseur » :

En Verseau le héros lui confie une connaissance interdite, en Gémeaux il le combat et en Balance il réalise qu'il s'agit d'une partie de lui-même.

Les trois signes de Terre marquent une suite de résultats :

État des lieux (Capricorne), acquisition d'une nouvelle capacité sous la forme de l'objet magique (Taureau) et travail pratique d'élaboration (Vierge) jusqu'à la transfiguration finale (Capricorne).

Les trois signes d'Eau s'occupent du rapport au monde magique et à la souffrance :

Celle-ci est d'abord une source de confusion (Poissons) puisqu'elle n'est pas comprise comme une véritable agression ; puis elle est reconnue et acceptée en phase Cancer grâce à la réception de la « marque » ; vient enfin l'épreuve difficile du Scorpion qui demande la traversée de la souffrance pour sa dissipation. Ces trois étapes liées à l'élément Eau défient également la raison puisque le héros se laisse « stupidement » tromper en Poissons, rencontre le merveilleux en Cancer et réalise quelque chose de réputé impossible en Scorpion.

Non seulement le conte de fée est un reflet de la roue zodiacale (où est-ce l'inverse ?) mais, toujours selon

Vladimir Propp, il comprend sept personnages, c'est-à-dire sept fonctions archétypales où il est possible de reconnaître l'action des planètes. Il s'agit de l'agresseur (Mars), du donateur (Vénus), de l'auxiliaire (Mercure), de la princesse (Lune), du mandateur (Soleil), du héros (Saturne) et du faux héros (Jupiter).

Évidemment, toutes les planètes sont « le héros » puisque ces personnages en expriment ses multiples facettes. Identifier Saturne au « héros » revient simplement à rappeler que celui-ci a pour vocation de devenir un « nouveau roi » en se débarrassant de sa vieille tunique de peau. Pour conclure, rendons une fois encore hommage à Vladimir Propp qui définit le conte merveilleux de la manière suivante : c'est « un récit construit selon la succession régulière des fonctions citées dans leurs différentes formes » et une histoire « qui suit un schéma à sept personnages ». Nous avons là tous les ingrédients du thème astrologique... comme quoi la vie est (parfois) un conte de fée !

<http://reenchanterlemonde.com/>

Références :

1. Vladimir Propp, *La morphologie du conte*, Seuil.
2. Luc Bigé, *La force du symbolique*, Dervy.

Un singe sur le dos d'un bœuf
le bœuf sur la route de la ville
la ville tout au bout de la plaine
la plaine dans la patte du singe.

Le singe dit :
Je tiens la plaine, la vaste plaine
afin que le bœuf y marche,
car il est mon ami.

Le bœuf répond :
Je vais à la ville
car elle est une puce dans la patte du singe
et il est mon ami.

Le singe réfléchit :
Je supporte cette puce
car elle est la ville au loin
où mène la route de mon ami.

Le bœuf sourit :
Je mène le singe à la ville
afin qu'il voie la puce au creux de sa patte
et l'en déloge, lui mon ami.

Le dharma s'amuse :

Puce, je mords la patte du singe

ville, j'attire la route du bœuf

je suis la plaine, je suis la route

je suis le singe et le bœuf et parfois

je m'amuse à être le dharma.

*Ce qui est humain ?
)Jusqu'à la cour de l'œuf.(*

(tiens bien tes 2 plateaux, fais bien attention, car tout cela est grave.)

Nous. Animaux.

Primates.

Humains.

Nous.

Animaux primates.

Nous, humains.

Avec des mains.

(oui oui ça se réjouit de contempler les flingues mais il ne faut pas oublier qu'il y en a qui font des chansons et de la nourriture.)

Et ces mains ont parlé. Elles ont dit les étoiles, elles ont dit qu'elles se regardaient dans leurs yeux, les yeux de mire de ces mains. Mais il y a eu autre chose. La joie. Un zigzag. La foi. Le foie. Le feu de joie. Promis à ces primates. Et l'aigle promis à ce don d'entre les mains. (jointes ou non)

(le réflexe ancestral du bébé, saisir manger, goûter, saisir machin, taper truc avec machin.)

Ces mains qui cassent.
Ces mains qui frottent.
Ces mains qui tracent.
Ces mains qui caressent nous, animaux d'amour (*ça y est oups je l'ai dit*)
Ces mains qui laissent des traces.

L'aigle et ses yeux, le jeu de foie, le feu d'amour d'entre toutes les mains.

Ces mains ont dit que leurs yeux étaient là pour ça. Pour que les étoiles puissent voir qu'il y a aussi des animaux en elles, ainsi qu'un jeu de foi. Ainsi qu'un jeu de clés, que les mains ont trouvé dans le feu qu'elles font dans la joie de frotter ensemble.

Un jeu de plusieurs fois, de clés tournées plein de fois, avec nous, les humains, seuls parmi les cristaux, les animaux, seuls parmi les végétaux, les étoiles. Seuls parmi les voyages. Seuls au pluriel. Seul·es bien entouré·es.

(oui oui ça se réjouit de contempler leurs dingues, mais il ne faut pas oublier qu'il y en a d'autres qui font des chansons et de la nourriture, oui écoute de la musique et de la cuisine, musique et cuisine) (mâche bien avec tes cils d'oreilles)

Alors,
nœud. Nœud de pas, nœud de nous. Seuls, négation de

nous. Sevrage de nounou des noms, oubli du nous, repli,
servage dans le nœud des nombres.

Et l'ombre du coup fut confondue et fondit en encre,
pleura son noir,
et c'est peut-être ainsi que l'écrit fut. (Peut-être.) Pour
nous parler des constellations. Nous farder de dards et
de coalitions.

(oui oui, temple aux mille canons, mais regarde, c'est
sophistiqué et amusant aussi, un instrument de musique,
et dis-moi, qu'est-ce qui est à la fois musique et cui-
sine ?)

Ou alors,
faire une pause. Et l'amour.
L'attente
érige la vérité en présent général
le venin d'une amère cure, pleuré par les crocs d'un
serpent-luminaire escamoté du bestiaire, pleuré par les
yeux bientôt évoqués.

Ainsi,
parler en infinitif
se vêtir d'arbre, de poudre et d'écorce

tourner le dos à la lampe, pour écrire dans son ombre
le chemin des difficultés, la solution du labyrinthe

nulle dérive à l'est ou à l'ouest ou au nord ou au sud
télescopage en Nefoud ou en Atacama : là est peut-être
le trou à faire,
mais se rendre compte qu'un désert de sel a été bâti
par delà les rails et les rêves de vitesse.
Pleurer généreux, pleurer des miroirs
qui coulent entre le sel et les lampes
jaunes
de l'extérieur espéré,
exténué d'espérer
sur la terre éreintée.

Une vue d'aigle, ça rêve, réalise,
dessine et réenvoute la carte, la joue, la vit, avoue et agit
d'un battement de plumes
le cœur du crime en ligne de mire

*(oui oui chasseur frère de ma chatte hypnotisé par son
arc, le son que tu fais en lâchant ta corde n'est-il pas
tout aussi important que le point visé ? Regarde, la terre
est ronde, ne te vois-tu pas de dos au bout de la flèche ?
Reste avec l'animal que tu cherches.)*

Donc nous,
humaines avec des saints,
humains avec des saintes,
délivrées du vrai délit,

ce délit cette fleur, 72 % légume,
rendue radio-vénéneuse par délitage sous un haut risque
de réagir
à la mire qui gratte et scrute de trop,
toutes jauges instruites, boussoles remplies,
inscrivons « nous » à l'envers sur nos plantes
de pieds.
Puis nous nous versons dans l'ombre des négations.

Les éléphants nous aiment et nous ont tout donné
et nous on a gardé notre fourrure que sur la tête, princi-
palement
pour se rappeler l'eau, l'or igné, l'origine.
peut-être qu'au temps où l'on nommait Prométhée à la
place d'Orion
dans le ciel
il y avait un mammoth affectueux
qui regardait la résille de pistes humaines s'étoffer,
et qui écoutait ces traces de pieds parler :

« Nous !
Humains !
Avec des mains ! »

Des mains et des pieds qui laissent des traces.
Des yeux qui lisent les traces. Jusque dans le ciel et
jusqu'au fond des yeux.

Jusqu'au cœur du miracle.

Au moment du top départ, le ciel est convexe dans l'espace

mais ici sur terre, le ciel est concave. Et la défense nargue la coquille mentale aux tentacules timides et fossilisés.

Les cristaux de latence lavés du danger de secret scruté s'emportent dans une lactescence de miroir liquide secrétée par l'axe et les pôles de cette planète d'humains dans ces seins de vision noire et étoilée.

Ceux de la nounou d'ombre des noms.

Jusqu'à sa cour

son cœur

son corps ciel terre et atmosphère, source et océan,
la cour de l'œuf.

ŒUF ŒUF ŒUF ŒUF ŒUF ŒUF ŒUF ŒUF ŒUF

FEU

EXPCLOSION

.°-)

LES COQS

(extrait de *Chansons rebelles & d'amour*)

1.
C'EST UN COMBAT DE COQS
DANS LEQUEL TOUS CONCURENT
DES COQS DE BASSE COUR
OU COQS À FIÈRE TOQUE

AU FINAL ILS SAURONT
QUI SERA PARMIS EUX
LE PLUS COQ OU BIEN MIEUX
QUI SERA LE PLUS CON

QUE DIRE DE COQ-CI
QUI BOURSICOTTE EN BOURSE
NIANT QUE CETTE COURSE
PREND LE PAIN DES CONTIS

QUE DIRE DE COQ-LÀ
DONT LA CUPIDITÉ
JAMAIS RASSASIÉE
ASSURÉMENT TUERA

À QUI PROFITE LE CRIME
À QUI PROFITE LA FAIM
À QUI PROFITE LE CRIME
QUI PERPÉTUE LA FAIM

2.
VOICI UN SPÉCIMEN
MODÈLE DE VERTU
QUI ERGOTS BIEN TENDUS
SE BAT CONTRE LA HAINE

LE REVOICI POURTANT
RENTRANT SES FAUSSES LARMES
NÉGOCIANT DES ARMES
AVEC LE PLUS OFFRANT

LE BON DIEU EST-IL MORT
MAIS VOICI RELOOKÉS
DE TOUS NOUVEAUX CURÉS
AVEC PLUMES TOUT CONFORT

ILS PRIENT VENTRE PLEIN
LE DIEU C'EST LA FINANCE
ILS PRÊCHENT LA PATIENCE
À TOUS CEUX QUI ONT FAIM

À QUI PROFITE LE CRIME
À QUI PROFITE LA FAIM
À QUI PROFITE LE CRIME
QUI PERPÉTUE LA FAIM

3.
IL N'Y A PAS DE HASARD
PAS DE FATALITÉ
IL Y A DES COQS COUPABLES
ET VOUS LES CONNAISSEZ

ILS TUENT LE PORTUGAL
ILS ASPHYXIENT L'IRLANDE
ET L'AFRIQUE ILS LA VENDENT
ET LA GRÈCE ILS L'EMPALENT

C'EST UN COMBAT DE COQS
DONT JE VOUDRAIS LA FIN
DONT J'AIMERAIS LA FIN
DU RESTE JE ME MOQUE

C'EST UN COMBAT DE COQS
DONT NOUS VOULONS LA FIN
DONT NOUS AURONS LA FIN
DU RESTE L'ON SE MOQUE

4.
ET QUAND VIENDRA LA FIN
DE CES CRIMES PENDABLES
VIENDRA LA PAIX DURABLE
ET SES BEAUX LENDEMAINS

ET QUAND VIENDRA LA FIN
DE CES CRIMES PENDABLES
NOUS NOUS METTRONS À TABLE
AUTOUR D'UN COQ AU VIN

VOICI LA FIN DES CRIMES
VOICI LA FIN DE LA FAIM
VOICI LA FIN DES CRIMES
QUI PERPÉTUAIENT LA FAIM

VOICI LA FIN DES CRIMES
VOICI LA FIN DE LA FIN

LE SAUMON

TA JAMBE EST LA RIVE
DU FLEUVE OÙ JE NAGE
JE SUIS SAUMON J'ARRIVE
JE VIENS À TA SOURCE

REMONTANT L'EAU VIVE
VERS SON PLUS JEUNE ÂGE
JE SUIS SAUMON J'ARRIVE
AU BOUT DE MA COURSE

TON PARFUM M'AVIVE
AINSI TES RIVAGES
JE SUIS SAUMON J'ARRIVE
VOIE LACTÉE GRANDE OURSE...

LA FORCE M'A FUI
ET JE FLOTTE COMME
UN ARBRE MORT OU PIS
APRÈS L'AMOUR L'HOMME

JE QUITTE TON AINE
DESCENTE DE LIT
MA PLAINTÉ DANS LA PLAINE
LA FIN DE MA VIE

MAIS VIENT L'ESTUAIRE
OÙ LE SEL SURGIT
ACCOUCHANT DE LA MER
MER OÙ JE REVIS

ET JE REVIENDRAI
ET JE REVIENDRAI
ET JE REVIENDRAI...(ad. lib)

Ces 3 textes sont de Maxime Deckers et ont été écrits dans le cadre d'une création pour la Ronde des Poètes. De nombreux autres textes d'autres auteurs trouvent aussi leur place dans cette création, mais nous n'avons produit ici que les textes originaux, écrits par un membre de l'équipe.

Maxime Deckers

La réponse à l'interrogation : qu'est-ce qu'être humain ? ne peut être donnée qu'en esquivant la question.

1 : la lumière

Nous disons : la question de l'être humain est celle de la fiction. Nous avons besoin de fictions.

2 : la violence

3 : la souffrance

4 : l'éclosion

Mais est-ce que la fiction humaniste, le récit de l'humanité, le conte infini de la race humaine, est la fiction la plus vivante, la plus porteuse de possibilités ? Les désastres du présent autant que l'histoire du nihilisme, se déployant depuis plus de 2000 ans, nous portent à répondre : non.

5 : le phénomène

6 : la pensée

7 : la perfection

8 : le mensonge

C'est pourquoi notre réponse à la question, qu'est-ce qu'être humain ?, échappe à la possibilité d'une

réponse. L'esquive s'exécute en avançant ceci : plutôt que chercher à comprendre ce qu'est « être humain », il faut y renoncer entièrement. Il faut tourner la tête, faire un pas de côté et dire : s'il s'agit là de ce qu'humain suppose nous n'en voulons guère.

9 : l'effondrement

10 : la magie

Notre désir se situe ailleurs que dans l'humain. La question que nous nous posons alors : quelle fiction pour nos corps ? Quels mots pour nos vies ? Quelles formes pour nos possibles ?

11 : la parole

Voilà les questions que nous voudrions développer.

12 :

La langue est obèse. Elle suinte par tous les pores. Après trois marches, elle souffle, elle se tient les côtes, elle toussote. Les enfants se foutent de sa gueule. Elle sent la poussière, le sperme et le savon mal rincé. Elle pue le temps qui passe, elle pue la vieille, elle pue les frites froides. Elle dégouline, enflée de partout.

Chaque mot qui s'échappe d'elle est déjà mastiqué, prédigéré, et la béance édentée qui lui sert de bouche continue de produire des mots, et des mots, et tous ces mots ne sont déjà plus des mots, ils n'en sont que les spectres ruisselants, et cette brochette de fantômes cramoisés, on se l'enfonce au plus profond de la gorge,

et on se gargarise du jus, de la graisse crépitante, on fait glou, glou, et grmlgr, et glou, glou, et c'est un pur délice, toute cette mort qui s'écoule chaleureusement dans nos viscères.

Mais, une fois de plus, il s'agit de dire. Il faut détrousser la vieille. Ah ! Lui arracher son héritage, le piller, danser immobiles dans l'incendie de ses feuilletts. Il faut pousser la langue dans l'escalier, et se marrer quand elle s'ouvre le crâne sur la commode. Et puis boire. Boire le sang du langage. Conjurier la graisse. Défoncer les spectres. Arracher le manteau.

Oui. Enfin. On verra bien.

O. Eau. Aulne. Aube. À l'aube des aubes, à l'aulne des mots de l'aube. Oh non ! Dans l'eau : nous. Nos mâts dans l'eau. Nos mains en trop. Le mâle : mou. Onoma. Ma. Ma. Mâche, mâche et mastique. Ah, tous ces mots que j'astique. Acide plastique des vices iniques et cyniques qu'implique l'humaniste. Sans tripes ! Au centuple te nique la mystique. Ono. Onomato. Nos mots ces phonèmes. Nos mots ces phonèmes. Topos est notre être. Nomos que l'on sème. Come back aux phénomènes. Saper l'obscène. Tout faire nous-mêmes. Fouler les noumènes. Noumènes de nos maux. Nos mots du nomos. Onoma. Ma. Ma. Malmener les mâles,

tomber les mâts. Masquer. Pas de masques ? Mais nous : nos masques. Tombons, les mecs, tombons, les meufs, en mic mac non académique ! Niquons sur le macadam ! On nous matte. Oh, non. On nous tape. Les matons du mot nous lattent et nous damnent. Mattons les matons du mot ! Onomato. Nos aubes pétées. Nos ors tressés. Mystères à ne pas percer. Nous non stop en Taupes on sabote ou au moins essayi. Nous : des taupes qui tapent par le dessous des hommes, sous la peau et par les pores. Trop de l'autre là le topo de vos maux. Homo ecce ecce homo. S'en taper le dos de ces mots mais sans les ôter. Onomato. Dans leur dos habiter, De nouveaux sorts à jeter. Au gré des porcs en bonne santé, dérober l'aube. Magie syncopée. Là le cri mène au mot oui mais là-bas le mot mène au monde. Agite nos années. Abîme sous nos pieds. Onomatopées.



1

Lumière cosmique

Ainsi chaque nuit d'été je contemplai Véga ; et j'embrasai des yeux cette étoile si brillante, si active, toute la constellation de la Lyre qui voisinait les ailes du Cygne – elle scintille là, majestueusement ; le pavot jaune de Deneb – et ce qui voltigeait sous le bec de l'Aigle, la si subtile humeur crêtée de feu, la griffe puissante d'Altaïr. Voilà : vous dire alors que j'ai éprouvé comme un choc, sous le sang des particules énergétiques, celles que mes ancêtres Volques savaient si bien *filer* en un fameux rite depuis l'agonie explosive de leur réalité : jeu d'Est en Ouest, jeu de capture lumineuse, comme un affluent attiré par le lit du fleuve profond.

Paul Sanda

Ô c'est que j'ai refusé d'accepter si facilement la lumière, tant absorbé par l'intellect, du moins d'y accéder sans la si rare poussée du désir, de la quête, du geste fondamental d'entendement, de la volonté, de l'indéfectible abîme découvert jusqu'au cœur du mystère : le sens d'une vie parfaitement *cyclique*.

Sans doute mon rêve ne peut laisser d'empreinte sous le rayon cosmique sans l'effondrement de son centre, de ce lieu où l'opacité va paraître refermer la perfection. Peut-être mon rêve ne peut s'y nourrir de la splendeur,

du silencieux trou noir de la parole, de la terre, de la flamme, de la brèche. Et si j'ai pu traverser la lumière, les yeux grands fermés alors c'est que j'ai su pénétrer, d'un même effet, la force de la lueur, comme elle était non conçue. Une joie torrentielle et magnifiée, une imprécation sourde et un attouchement jubilatoire, tous inspirés d'un coup de l'immensité sombre, sont apparus dans les battements de l'abîme. Désespérément, j'ai façonné l'offrande à mes mains : la Lune en huile, déposée sur chacun de mes pores.

2

Lumière fossile

La Voie je l'observe ; c'est depuis la nuit des temps sans doute comme je lis le *Nabelkos* et le lut de l'univers tout entier. Voilà que je l'embrasse du regard dans ses mouvements imperceptibles, ces assauts répétés de la discontinuité, son impermanence et la vague persévérante du rayonnement de son fond... Oui je l'observe, sous l'inclinaison des astres qui se déchirent, sous l'inclinaison de ma *vision* dans la lumière astrale. Je sais alors que rien n'est immobile... Je sens qu'il est des êtres qui se repoussent, dans la réciprocité ; qui effacent le changement.

C'est parce qu'il est une puissance de retournement subtile qui mène au vertige, jusqu'à l'appui de la transformation. J'observe ainsi ce qui tend vers le bleu, ce qui va vers le rouge, enfin la disparition du violet, du véritable Esprit. Froid, chaud, et voici que l'homme se dilate sous la splendeur de la grande circulation, voici qu'il est même en joie de pouvoir abolir le jeu cosmique de l'espace, et des événements.

Je l'observe depuis la nuit des temps, comme je ne sais quelle transmutation va s'effectuer encore. Du point de vue de l'observateur, la lumière blanche gagne en *signe ascendant* : c'est dire qu'il convient toujours de penser l'univers dans l'élégance supérieure. Sous le jeu du manque, sous l'ignorance de ce qui se déploiera, quelle aspiration fera rester, au-delà de ces écueils, les véritables observations ? Le doute n'est pas le moindre de ces restes, de ces gestes. Je mesure en mon corps ce qui vient de mon histoire primitive : la lumière fossile de la *coïncidence* ; les opposés qui se percutent en moi. Mon point *sublime*.

3

Lumière noire

C'est la réciprocité la plus incroyable : notre pensée, notre vue de la Terre est trompeuse ; nous n'avons aucune idée de la conjonction réelle et nous dilapidons follement les points de vue non élucidés. Et c'est à l'indétermination de ce qui circule dans cet espace que s'édifie notre volonté, notre *miroir*. Ô, je me sens alors fidèle à la masse de cet univers, comme assumant toute la pesanteur invisible, incorrecte : je suis Eratosthène, jonglant avec le réel, et rattrapant l'immensité...

Si la nuit découvre alors les traces de l'ombre et de la lumière, sous la bienveillance de notre Lune, la comparaison sera monotone : l'ombre produit du *yin*, dans le rideau obscur de sa froideur et de son humidité ; la lumière résout la nudité de son *yang*, dans la solitude si brutale de sa chaleur, et de sa sécheresse. En Occident, et depuis la frontière alchimique de la pensée, on les a nommés *mercure* et *soufre*, ces opposés qui décomposent depuis toujours l'intégration subtile des contraires, un équilibre *involontaire* et sans fin.

Pourtant, ficher en la nuit profonde un œil scrutateur à l'infini, un œil acéré dans l'acuité, pour *augmenter* encore la lumière, réduira au silence la circulation univer-

selle fortuite. Comme la lumière noire va bientôt naître à mon cœur, à ma vie, je sais que je n'aurai rien pu de ce temps sans la question sans réponse : j'aurai compris la suspension. Le silence qui reflue de mes mouvements désespérés ne diront jamais le météore de ma trajectoire, mais ce sera plus grand encore peut-être : ce sera la *justesse*.



Lisette Lombé

Dis-moi
À quoi je sers ?

Avec ces mots
Elle se faisait porte-parole
De toute la communauté
En ce jour que tous appelaient
Le Jour du Grand Doute

Chacune et chacun des 108 élèves
Devaient exprimer devant le maître
Un doute profond, irrésolu
Qui les tenaillait encore
Certains et certaines étaient là
Pourtant
Depuis de nombreuses années
Le maître même devait se soumettre
À cet exercice
Devant toute son assistance
À la fin de la journée
Quand le Midi serait descendu vers le Minuit
Et que le Minuit serait monté jusqu'au Midi

Toutes et tous devaient répondre
À chaque interrogation proférée
Pas à celle du maître
Qui clôturait et ouvrait à la fois

Avant de savoir ce à quoi je sers
Je dois parvenir à être
C'est cela le sens de mon Travail ici
Cela la finalité du Jeu
Puis je dois comprendre de toute ma masse
Corps, sexe, cœur, tête et avec mon essence
L'origine et la destination de ma question
Dissoudre mes certitudes dans le doute
Car le Grand Doute est encore une certitude
Qui se voile à elle-même

Qu'est-ce que je ne sers pas ?

Qu'est-ce je nourris
Et qui pourtant doit mourir ?
Qu'est-ce que je veux nourrir
Et qui encore ne naît pas ?

Le maître prit un sabre très affilé
Posa quatre objets quatre symboles
Aux quatre points cardinaux
Demanda qu'on fasse le noir
Dans la salle
À la stupeur des élèves
On entendit le sabre se lever
Et fendre l'air quatre fois
Le maître se déplaçant dans la salle
Souffle coupé des élèves
Dans la crainte d'être touchés

Silence

Puis un cinquième dernier coup de sabre
Le maître demanda qu'on rallume la lumière

Les quatre objets étaient intacts
À première vue
Le maître commença lentement
Un rituel du souffle
Toutes et tous se mirent au diapason
Croisant les bras sur le cœur
Comme il se devait
Tournant la tête à droite puis à gauche
Ensemble

Chaque moitié de chacun des objets
Tomba alors

Mais alors, le cinquième coup
Qu'avait-il pu atteindre ?

Le maître arborait un large sourire
Et devant les élèves en état d'éveil
En ce moment précis où le Midi et le Minuit se touchaient
Elle répéta la question
De son doute le plus profond

À quoi je sers ?

Doggy Lady

Palimpsestes Animalités Exigeantes Strates de chairs organisées sous influence de tenségrité Une aorte enflée comme vessie Corps glénoïdien glissant Globule polaire en surchauffe déjà Membrane de tissus appendicieux tendus bien tendus Surlève mon arcade d'aréole carotidienne cérébrale Engage la saillie pulmonaire (pas vulgaire) (ou vulgaire-si-je-veux) Petit petit Viens mon petit Malléole-moi Somatopleurniche bien fort du sommet du jarret Carotide saillante Soude-moi les sourcils fourmiliers au mamelon sous-caudal SI Suce-moi le tétou zonulaire mammaire Enfile un manchon mandibulaire Dévole ma marge anale en récupérant mon placenta marsupial qui te tirait le marteau mastoïdien vers la rate recto-vaginale Oh mais tu dis toujours que tout est rectum lombaire Avance Provoque Déclare Poulèche ma tarsienne Accuse le pli venant de mes reins succenturiaux en virant la bave de mon menton poil après poil après poil Appose ta matière blanche ET grise à l'orée de mon utérus Cet alter ego mâle de ton utricule cristallinien et prostatique Ah ça jaillit d'uvée à tendance poplitée comme la pudendale profonde fente branchiale qui dégorge Emballe mon fessier comme un feuillet pariétal Dédigne-moi d'une viscérale langue tentaculaire éBranle-moi l'astragale Démets cet atlas omoplatonique

Milady Renoir

ta mère au sein de notre axis buccal innominé inspira-
teur asternal de l'astome Hyène atrabilaire aux éclats
T'es canon vraiment canon canin avec ton épicanthus
capillaire chutant vers la lymphe biliaire limitant ton
sang derrière une cloison rectosigmoïde Tout s'engorge
Tout s'engage J'y peux rien j'aboie à contresens ça
m'enfonce ta crosse dans la croupe cruorique Pousse
l'os pisiforme ET l'os pubien envers et contre le talon
jusqu'aux talus de terres Taroupe ma croupe Taroupe
te dis-je Inflige cette fonce jusqu'à ce que l'os ovarien
à tendance scaphoïde déclive déclive dévrille dévirage
Évite l'os xiphoïde de manière ostéidale comme ce ra-
dius rameau d'olivier qui te sert de sourire Couronne ma
ranule d'ostéoplaste ovalaire Est-ce que j'ai une gueule
de labradore Mon chéri Sugar daddy Est-ce que tu la
sens mon haleine crurale au fond de ma crypte pie-mère
Tout circule dans mon cubital duodénum Vers solidaires
au profond des antres salées Suées Pores Urées Nos dés-
sirs en duplicité durale Force d'ostium otique Criaille à
travers ma vaste dure-mère Écaille ton ectoblaste d'ec-
topie Brame et Sème l'hémicorps dans mon estomac
cérébral Compose une nouvelle hémopoèse testiculaire
Nous serons les loups dans les cuisses Tibiale-moi le
croc droit si tu préfères Oh mon amour biliaire Oh mon
amour hépatique J'en crève pour ta hile d'hippocampe
J'm'acharne J'mencarne de ton isthme irien J'm'en-
cercle autour de ton iris ischiadique à fond Virevolte

mes limbes ischio-clitoriennes Ah limbe linguale et valvule iléo-cæcale Oh valvule mitrale vasculaire Hop à cru Échines dorées Douches noyées Noyaute tes petits cailloux intermédiaires pierres angulaires de mon désir vasolymphatique Soupirs wormiens Murmures lupins Tous pelages xiphisternaux sans veine sans hasard Le sang réchauffe Les appétits de chairs Une tension céphalo-rachidienne éjaculant ce liquide lacrymal patte-d'oie perdue dans une paume teinte jaune glaire Caresse le peaussier inosite Jouis de l'insertion mitral mamillaire Mon âme grappin enfourchée dans ta moelle épinière Enduis de salive tes molaires osseuses crissent broient totalement dans ce corps typique de mâle môle monogastrique Corps chien Vision athoracique d'un halètement sanieux Enseigne à mon mont de Vénus morphotype arrondi perdu Désarçonne mon nœud lymphatique Cours Cours derrière mes pattes Tire cette oreillette papillaire Anonne l'organe en clair Suçite-nous l'organe génital comme l'assemblée banale de la meute sociale Paupière-moi le ventricule Trompe-nous l'ulnaire et l'uncus Unguéale-moi de combles d'unité uretère Furète entre le clitoris cloacal Clos ces regards humains trop humains sur mon pavillon Ta trochlée ta trachée Mes crachats entre mes naseaux mon museau couvert de spasmes D'extravagants jappements Je ferme l'heure Décidément Doucement Carrément.

LE DOUOUOUZZZ

Dominique Massaut

Je déteste le 12. Je l'abhorre, l'abomine. Je le conchie. Ça m'emmerde, le 12. Ça tourne sans vrille, ça cajole et ça suc, et ça chiffre ron-ron, ça plan-plan, ça encéphalograïne platte zak, ça pelouse sans chardouze, ça gazon sans taupignon. Ça mure, ça meurt, ça ne mord plus. Pas de dents, pas d'aspérités, pas de petit grain, ni de folie ni de sable, ça le Grand Tout, ça Tout Doux, ça Tout Soupline. Pas de schieven, pas de tics ou de tocs, de truc qui cahote, donc pas de beau comme disait Baubaud, « De l'air, de l'air ! », « Un pet de travers ! » Les parois lisses nous étouffent ! Où t'as vu, toi, de la poésie, dans le 12 ? Ça n'a pas d'affres dans le taf, ça mène tous les hommes à Rome. Le 12, ça m'emmerde. Juste l'épure, le rail, juste l'attendu, l'espéré, juste mettre tout le monde d'accord, et les satisfécits, et l'église au milieu du village, et la secure qui rassure, et la douceur totale, et le risque zéro, pas une tête qui dépasse. Le buis taillé de Versaille, la haie liftée du voisin, celle de la chevelure de sa femme, la hanche du mannequin, la tête rasée du skinhead, l'idée pure, la race pure, le « Tout est super génial », on ne chante plus qu'en chœur, on bouche bée devant l'harmonie sans pétouille, sans fausse note, la perfo sans dérapage, le virtuose sans surprise, le pré sans mauvaise herbe,

sans brebis galeuses, sans vilain petit canard, les rendez-vous sans faute et, pire, le sacré sans rire. Avec le 12, on est sans bancal dans le bocal ! Avec le 12, pas de glissement, de bascule, de chute, de délitescence. Pas de transformation – la durée dans l’immobilité – pas d’Yi King, ça m’ennui-yissime !

Le 12, oui, me désole, me décapite, me dépalpite. Ça me mate, me formate, me formole. Ça m’autoroute et m’endort. Je déteste le 12. Je l’abhorre, l’abomine. Je le conchie.

C’est un trou-noir, que dis-je une éternité de rose. M’éteint, le 12, me contraint, me stérilise, me vache-qui-rit, le 12, me 12-portions, me 12-pieds-qui-miellent. Ça me caresse-toujours-pareil, le douzereux, le zheureux sans bond du macchabé.

Je ne veux pas du Bonheur 12, du Système 12. Veux pas qu’ils me trépanent, qu’ils me camisolent culturelle.

Et oui je râle, et oui je conteste, je le-con-fesse, et je tout rouge, et je potache, et je pieds dans le plat, je Gaston-la-Gaffe, je à côté, je cheveu dans la soupe, je poussière-dans-l’œil, je bâton-de-chaise-qui-breloque. Je m’érige, m’indigne, m’insoumise. Je me mets en émeute, en mutinerie, en soulèvement pop ou punk contre le 12. En révolution d’octobre, ou de 89 ou de 68. Je me hirsute contre le 12. Je me hirsute contre le 12. Je me hirsute. Je m’archipique contre l’archétype,

je me cactus, je me cancériser et me scorpionne.
Je suis un monstre et je le reste, secoué, sagittaire
avant l'emploi, chèvre et choux sans ménagement,
câpre et corne, licorne au lit le nez dans le cul de sa
voisine, et même mi-vrille mi-raison, citron sûr de rien.
C'est ça moi mon zoo d'yack, mon pet d'aï, mon
âme de cafard, de dinosaure ou de cochon, ou même
de libellule dans mes libellés, mes bulles, et même
ortie, même cactus – et pourquoi pas, font moins de
mal, ces deux-là, que les pestiférés de mauvaises
graines – mon esprit de sel, de chicorée ou de vache,
ma conscience contente du presque rien, du qu'à-
peu-près-tout-mais-non, dans l'humanité que j'aime,
que j'aime quand elle garde son pied dans un attaché
profond, une appartenance même (*plongé comme dans
un bain parfumé*) aux mille et un minéraux, aux vingt
mille millions de végétaux, à l'animal, à l'animal, à
l'animal, quand, grâce à ses taches, ses blessures, ses
cicatrices, ses rides, il ne se coupe ni de ses proches ni
de son histoire. Alors l'humanité chante, chante juste
comme aucun modèle, aucune école ne le peut. Alors,
l'humanité chante, chante la promesse, au cœur du 11,
au cœur du 13, pour aller : ailleurs.
Oui je le sais je fais tâche aujourd'hui. Oui, peut-être
pire : peut-être tache d'huile ?
Oui, je doute aujourd'hui. Et je sème en doutant, sans
plan, sans le faire exprès. Je doute-est-ce-que-je-doute

oui non je doute enfin je crois, je je-ne-sais-plus, je ne sais plus, mais je crois que j'ai bon ma gueule devant tout ce qui bouge et même dedans, tout dedans.

Oui, j'aime aujourd'hui. J'aime. J'aime même toi qui aime le 12 ! Parce que, aujourd'hui, tu jettes un hic, un bémol, un contrepoids dans mon amour trop absolu de l'imparfait.

Nous ne sommes que de pauvres petites choses instables.

What is human ?

Nadejda Peretti

J'ai chaud J'enlève ma veste J'ai mal à la tête J'ai fumé et il y avait du vent Je n'ai pas assez bu Human ? humain ? main ? quelque chose qui a des mains ? des mains pour toucher ? serrer ? J'aime quand tu serres mon corps avec tes mains Des mains pour pousser, des mains pour frapper, des mains pour tirer Des mains pour caresser Des mains pour réchauffer Des mains pour peindre Peux-tu peindre sur mon corps ? Des mains pour créer et les mêmes mains pour détruire déchirer Des mains pour stimuler et chatouiller Des mains qui font partie de mon corps Des mains qui dansent Des mains qui découvrent Des mains qui préparent Des mains qui cherchent Des mains qui se trompent et qui recommencent Des mains qui aiment et parfois se perdent.

Des pensées sortent de sa bouche Elles font aussi partie d'elle Parfois elle ne les reconnaît pas parfois elles lui échappent elles fuient elles s'envolent Êtes-vous sûr que vous venez de ma tête ? je ne vous ai jamais vues je ne vous aurais pas laissées sortir Quel genre de pensées êtes-vous ? C'est une cage de pensées, un mur de pensées, un puits de pensées, je ne les partage pas, pensées sur tout, jugements, analyses, jugements, analyse, jugements.

La joie la tristesse la jalousie l'enthousiasme les émotions incontrôlables l'angoisse le désespoir l'ennui l'euphorie la possession un tourbillon de passions et ensuite le néant Qu'est-ce qu'il reste de tout cela ? Des fleurs et des oiseaux d'une beauté extravagante des femmes et des hommes avec une énergie passionnante Plastique dans les océans, gaz d'échappement dans l'air que je respire, sang de bébé sur les mains de ses pères et de ses mères, des os au sol fertile, des larmes sur le ventre... Eau, terre, feu et air. Au rythme des battements du cœur, l'humain vit au rythme des battements de son cœur, il vit au rythme des battements de tous les cœurs Chaque battement est un remerciement chaque battement est la vie chaque battement est un sourire sur le visage d'un enfant chaque battement c'est du temps pour jouer chaque battement c'est de l'espoir pour changer Ton essence communique homme femme Nos yeux se rencontrent Nos âmes s'embrassent tandis que nos corps ne se connaissent pas encore

L'être humain marche au rythme des battements
de son cœur

Il danse au rythme des battements de son cœur

Elle respire au rythme des battements de son cœur

Ils font l'amour au rythme des battements de leurs cœurs

Ils vivent au rythme des battements de leurs cœurs

La fille et l'âne

C'est une mère. Mère.

Une vraie.

Totalement mère.

Une de celles dont personne ne doute qu'elle ne soit une mère.

Une mère parfaite

Une mère depuis longtemps.

Une mère à temps complet, à 100 %

du matin

du soir

du soir au matin.

Une mère admirée.

Une mère admirable.

Et d'ailleurs sa fille Fille le dit.

Elle le dit Ma mère est parfaite et ça dure depuis longtemps.

Elle le dit. Elle dit aussi Ma mère il va falloir qu'elle se fasse à l'idée.

Elle dit Cette idée il va bien falloir que ma mère l'accepte.

Il est temps, il est grand temps, un temps qu'il ne faut ni perdre ni laisser passer.

Temps d'avoir un galant.

Fille en veut un, à aimer, à marier.

Fille le dit à sa mère et sa mère l'écoute.

Elle le dit à sa mère et sa mère répond On en reparlera.

Après les pommes de terre.

Sa mère dit aussi On en reparlera. Après les cerises et après les fraises

Et elle ajoute On en reparlera. Après les confitures et après les vendanges.

Un soir Fille dit Il faut que ça finisse. Un galant j'en veux un.

Mère regarde Fille et répond D'accord.

Fille sourit et Mère dit encore À une condition.

Fille sourit toujours

Le premier qui frappe à la porte, celui-là sera ton galant, suis-le. S'il n'est pas à ton goût, si tu le repousses, reste et tu resteras fille.

Fille sourit.

À la porte trois coups fermes et sonores. Trois coups à la porte de bois puis cette ritournelle Rubans, dentelles, ceintures, peignes et miroirs, cordons, fils et boutons

La mère ne dit rien, la fille va ouvrir et... ce qu'elle voit elle ne le croit pas, elle ne peut pas le croire.

Ce qu'elle voit c'est une petite charrette, pleine de marchandises, de rubans, de dentelles, de ceintures, de peignes et de miroirs, de fils et de boutons

Où est le colporteur ? Qui sera son galant ?
Elle ne voit... qu'un âne
Un âne qui parle et qui vend des rubettes.

Mère sourit et dit Alors ma fille, tu restes ici.
Fille murmure Un âne pour galant, va pour un âne.

Mère est furieuse, un âne pour sa fille, elle n'en veut pas, à aucun prix mais
Fille dit Il est temps, mon galant, âne ou pas, ce sera celui-là.

Un sac suffit pour ses affaires, ses robes et ses souliers sans oublier une petite poupée qu'elle a depuis longtemps, que sa mère lui a faite.
Fille embrasse la mère. Ne se retourne pas.

Toute la journée l'âne toque aux portes, vend des rubans et des dentelles, des ceintures, des peignes et des miroirs, des cordons, des fils et des boutons.
C'est un bon vendeur un âne qui sait parler.
Dans les maisons toutes veulent l'histoire de ce drôle de mariage et sans y penser elles achètent, elles choisissent, rubans et dentelles, ceintures, peignes et miroirs, cordons, fils et boutons.
L'âne est content, l'argent rentre vite et bien. Il laisse la fille s'asseoir dans la charrette quand ses pieds lui font mal,

il s'arrête à l'ombre aux heures chaudes, ses yeux d'âne la regardent avec une douceur qu'elle ne connaît pas.
Et ainsi se passe le premier jour.

Puis le soleil termine son tour, il s'évanouit derrière les montagnes et les mers.

Le soir tombe.

À l'auberge on leur propose pour l'âne l'écurie et pour la fille une chambre.

Ils se disent bonsoir et l'âne ajoute À minuit rejoins-moi, je t'attendrai.

La fille répond À minuit ? J'y serai !

À minuit la fille sort de l'auberge, sa poupée à la main, cousue et brodée par la mère

De la fille même visage, même cheveux, même robe, mêmes souliers.

Mon galant me voilà comme tu me l'as demandé.

L'âne regarde et dit Tu es bien devenue petite ...

C'est ainsi la nuit, dit la fille, ça m'arrive

L'âne s'étonne et ajoute Toi si active tout à l'heure tu es bien molle à présent

C'est ainsi la nuit, dit la fille, ça m'arrive

Et enfin l'âne demande Et pourquoi as-tu cette figure sans sourire et sans vie

C'est ainsi la nuit, dit la fille, ça m'arrive !

Va te coucher, on en parlera demain.

Et ainsi passe la première nuit.

Le lendemain la fille ne dit rien et l'âne se tait.
La journée se déroule comme celle de la veille.
Une belle et longue journée, une journée remplie de
clientes joyeuses, heureuses d'acheter des rubans à un
âne qui parle, un âne qui voyage avec une fille si drôle
et si contente de leur faire essayer les ceintures et les
peignes, de leur montrer les rubans et les cordons.
Et ainsi se passe le deuxième jour.

Puis le soleil finit son tour et ne peut que disparaître der-
rière les montagnes et les mers, le soir tombe, les voilà
dans une auberge.

L'âne trouve un coin à l'écurie et la fille monte dans sa
chambre.

Elle promet comme la veille d'être là à minuit.

Et à minuit comme la veille elle envoie la poupée à sa
place.

C'est toi petite qui es là ?

Tu es si molle

Si molle dit la fille

Et ta figure est si triste...

Si triste dit la fille

Comme la veille il la renvoie.

Ainsi se passe la deuxième nuit.

Le lendemain l'âne et la fille parlent de tout et de rien.
Ils se réjouissent ensemble des belles ventes qu'ils

font, de la belle équipe qu'ils forment, du soleil qui les chauffe et de l'ombre qui les abrite.

Mais de la nuit ne disent pas un mot, ni l'âne ni la fille.

Ainsi se passe le troisième jour.

Le soleil finit de glisser derrière les montagnes et les mers, le soir tombe et l'âne dit à la fille

Ce soir à minuit, c'est moi qui viendrai, je taperai 3 fois à ta porte.

À minuit pile, la lune se lève et 3 fois on toque à la porte.

Dans le lit, bien installée, la poupée est couchée dans les draps.

Au troisième coup la fille dit Je vais t'ouvrir mais je suis timide, tiens tes yeux bien fermés, laisse-toi guider, couche-toi et seulement alors, ouvre les yeux.

Elle ouvre et devant elle, elle ne peut pas le croire, le plus beau des galants,

Taille haute, yeux doux, cheveux fins comme des fils d'argent et un sourire, un sourire qui lui fend le visage.

Elle l'aime aussitôt.

Elle l'entraîne jusqu'au lit et s'installe pendant que lui se couche.

La poupée, sous le lit.

Quand il ouvre les yeux la plus belle des galantes lui ouvre les bras.

La nuit est longue et pleine d'amour.
Le matin au réveil la fille est seule.
À l'écurie, l'âne mâchouille un peu de foin.
Ainsi se passe la troisième nuit.

Ils repartent, ils s'arrêtent, les portes s'ouvrent
Les femmes et les filles achètent des rubans, des miroirs
et des ceintures
Ils marchent et se reposent,
Ils bavardent et rient.
Ainsi se passe le quatrième jour.

À l'auberge le soir, l'âne dit À minuit je viendrai ! Trois
coups contre la porte, ouvre-moi !
Ce soir-là la fille ouvre la porte sans plus de conditions.
L'amour les réunit, le plaisir les rapproche.
Ainsi se passe la quatrième nuit.

Les jours et les nuits alternent.
Rires et jeux le jour, amour et baisers la nuit, le jour
avec un âne, la nuit avec un homme.
Ainsi se passent les jours ainsi se passent les nuits.

Une nuit pourtant, après les baisers et l'amour et juste
avant de s'endormir la fille se décide, elle regarde son
galant dans les yeux, caresse ses cheveux et dit
Chaque soir à l'étable l'âne me donne rendez-vous, à

minuit c'est toi qui me rejoins, chaque matin je me réveille seule.

C'est ainsi depuis des nuits. Es-tu un homme ? Es-tu un âne ? Qui es-tu ?

L'homme aux yeux doux et aux cheveux d'argent raconte

Il y a longtemps, bien longtemps, mon père, un colporteur comme moi, a joué un bien mauvais tour à un diable et le diable furieux lui a promis un fils, pas n'importe quel fils : un homme-âne. Le sortilège durerait tant qu'une femme aimante et sincère n'aurait pas le courage de rompre le cercle.

Il demande à son tour : Et toi ? Dis-moi ton secret, que se passait-il quand tu me rendais visite à l'écurie ?

La fille se met à rire

Oh moi, ce n'est pas de la magie ! C'est ma mère ! Elle m'a offert une poupée, elle lui a donné mon visage et mes cheveux, ma robe et mes souliers, c'est la poupée que tu as vue et que je faisais parler. Regarde, la voilà ! Elle sort la poupée de dessous l'oreiller, toute pareille à elle mais petite, molle et avec cet air triste des poupées qui jamais ne seront vivantes.

Ils s'endorment mais au matin la fille est seule.

Elle se lève, rit et vend des rubans, se chauffe au soleil,
se repose à l'ombre. Le soir à l'auberge l'âne lui dit à
minuit je viendrai et trois fois je toquerais.

Pas d'autres mots entre eux ce soir-là.

Un peu avant minuit elle enfle sa robe, coiffe ses che-
veux et passe ses souliers.

Dans le noir elle traverse la cour.

L'âne est là, il somnole.

Elle s'approche et met ses deux mains autour de sa tête.

Elle pose sa joue sur son nez et doucement parle ainsi

Mon âne, mon cher âne, ma mère m'a donné au premier
qui passerait et c'était toi.

Je t'ai suivi, pour voir le monde et quitter cette maison
d'enfance mais je ne t'aimais pas.

Et la poupée à mon image te l'a fait savoir.

Puis sous la forme d'un homme tu es venu à moi, et
nos nuits furent remplies par les amours des corps.

Mais je ne t'aimais pas. Le temps change les choses et
aujourd'hui tu dois savoir que je t'aime, jours et nuits,
âne ou homme, je t'aime le jour quand tu es un âne, je
t'aime la nuit quand tu es un homme, personne n'y peut
rien, personne n'y changera rien.

Elle venait de prononcer les mots qui délivrent. Il fut
délivré.

Longtemps, bien longtemps après ce matin-là, le matin de leur nouvelle vie d'homme et de femme, de belle et de bête, de peau et de poils, d'ombre et de lumière, de nuits et de jours, voilà qu'ils repassent par le village où vivait encore la mère.

Elle reconnaît sa fille et cet âne qu'elle a suivi.

Un peu en colère encore, elle ouvre la porte.

Elle voit la charrette.

Elle voit les rubans, les dentelles, les ceintures, les peignes et les miroirs, les cordons, les fils et les boutons.

Elle voit aussi une peau de l'âne.

Et bien à l'abri, bien installée, une toute petite fille qui regarde le monde et croise son regard de grand-mère pour la première fois.

Ainsi ne finit pas cette histoire de fille et d'âne, pourtant respirez-la et avec vous emportez-la, elle ira là où ira votre souffle.

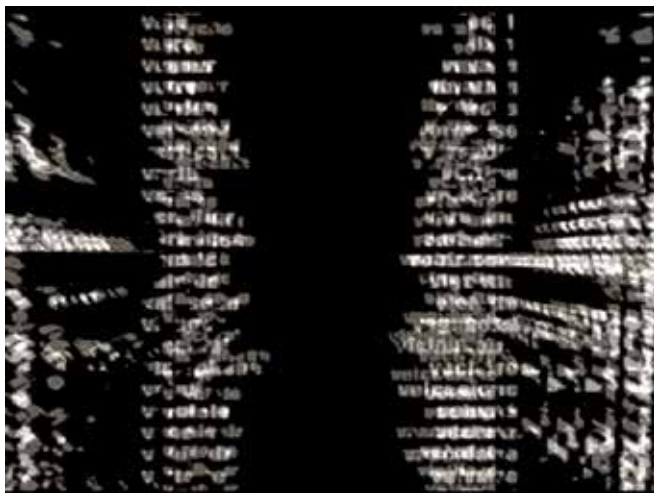
Biaggio Capodici



lécher des signes
le champ lâcher
la chair des singes

dedans dehors
l'autre
pose un pied dans les astres

transpercés par des rayons violets
à la vitesse du rêve
nous provenons d'autrefois



Martin Bakero

Aux enfants de la Ghouta orientale

Mon enfant, mon âme, ma préhistoire
Nous voici ensemble, main dans la main
Devant cet écran noir

Mon enfant, mon âme, ma préhistoire
Allume et ne crains rien
Là-bas n'est qu'une image, loin, très loin

– Le ciel est en feu ?
Une pluie d'étoiles...
– Et toutes ces ruines ?
C'est le brouillard, on n'y voit pas.
– Ce cri ?
Je n'entends rien.
– Ce corps d'enfant ?
N'est pas le tien...
– Et l'homme qui le porte ?

Mon enfant, mon âme, ma préhistoire
Les deux sont morts depuis longtemps
Et nous, ici après un long voyage
Regarde et ne crains rien

– Cet homme te ressemble, mon père
Je ne sens plus ta main.
– Ici, dans cet éclat, dans ce vacarme.
Éteins !

Mon enfant, mon âme, ma préhistoire
Sommes-nous jamais partis de là-bas
Arrivés ici, très loin
Ou bien restés dans l'écran noir

Le serpent noir
de la rivière-mère
ne nous reflète plus
nous avons perdu
le feu de la pierre
le cercle
sous la cendre

Le serpent noir
traverse nos sommeils
il s'y enroule

le serpent noir
est une ombre
qui respire

Le serpent noir
est un souffle rouge
dans nos pensées

Le serpent noir
est une porte
le Zoodiac
une lampe
un visage
qui s'efface

dans un puits
de soleil

Le serpent noir
est un jour sans oiseau
Le serpent
est un doigt
qui saigne sur un tambour

Le serpent noir
est une peau de pierre
Le serpent noir
condense nos mots
sur la vitre



Klervi Bourseul

Les cinq serpents
encre et collage sur papier, 32x24cm, 2018

Au champ de feu

*« Je nage dans le ciel
avec ses astres au-dessus
et au-dessous de moi »*

Michel Butor

*SAPHIR, in Gyroscope,
Porte Chiffres, Canal 3,
Programme Observatoire,
TRIOS D'ELSENEUR*

Rolf Doppenberg

À l'aube, au bord du fleuve. Personne. Silence, si ce n'est le bruissement imperceptible du courant. Tout près de l'eau, quelque chose bouge près de la racine du grand saule.

Dans les Alpes, au-dessus des plus hautes forêts, seule l'herbe tenace et quelques pierres émergées. Elle monte sur la pente nue, approche de la crête, pas un bruit, si ce n'est le vent d'altitude.

Je m'approche, la lueur de l'aube est encore faible, mais je le distingue : la

carapace luisante, les pinces couvertes
de poils, l'œil proéminent, il se tient
immobile entre sable et racine : le crabe
de la berge. Comme un très ancien
compagnon.

corps sensible

Son souffle s'accorde au rythme de ses pas,
elle aime sentir son cœur battre, l'air alpin
qui oxygène sa chair, une douce ivresse
des cimes.

Il recule,
crabe de Chine
aux pinces laineuses.

Au moment où elle parvient à la crête sur-
vient droit en face d'elle, presque à portée
de main, un grand bouquetin : face à face
immobile, une fraction de seconde comme
hors-temps, un regard venu de loin, venu
de haut.

corps pulsant

Il approche de l'eau,
s'enfouit
dans le sable.

corps profond

éclair d'un monde

Il se dresse
tout en muscles et tendons
cornes grosses comme des bras.

corps de chair

Sur la berge nue du Rhin
il a laissé sa mue
encore mouillée.

corps croissant

instant-joie

Il bondit
galope vers la falaise
l'éclat du sabot sur la pierre.

corps stellaire

Carapace claire
son corps caché
sondeur il saisit.

corps clairvoyant

voilà l'hors temps

Pelage pourpre
rayonnement fauve
libre il arpente la falaise.

corps de plexus

Tropique du Cancer

corps dansants

Tropique du Capricorne

l'été austral

*une danse des Tropiques
d'un solstice à l'autre*

l'hiver boréal

Pour venir en aide à l'Hydre de Lerne,
Héra envoie le Cancer attaquer Héra-
clès : il périt dans le combat ; en récom-
pense la déesse le place dans le ciel.

de la pierre à l'étoile

corps de songe

*l'écliptique du désir
à la source des saisons*

Dans l'atlas céleste d'Hévélius de 1690,
le Capricorne est représenté sous la forme
d'une chèvre marine à queue de poisson.

de la pierre au sable

corps de signe

M44 – La Ruche, est un amas d'étoiles
ouvert à une distance de 520 années-
lumière, dans la constellation du Can-
cer ; on le voit à l'œil nu : il diffuse
une douce lueur, comme un écrin de
gemmes englouties.

corps de lumière

étoile saphir ton iris

Le quasar PKS 2126-158, dans la constellation du Capricorne, peut être observé grâce à un radiotélescope. Il compte parmi les corps célestes les plus lointains et les plus lumineux de l'univers.

corps pensant

*aux lignes de nos paumes
un champ de feu*

corps incandescents

N'importe quoi

Jan Ducheyne

N'importe quoi.
N'importe quoi.
N'importe quoi.
N'importe quoi.
N'importe quoi.

N'importe comment
N'importe qui
N'importe où
N'importe pourquoi

N'importe quoi.
N'importe quoi.
N'importe quoi.

N'importe quoi.
N'importe quoi.

N'importe quoi.
Et dans tout ça.
Tous.
Nous.
Toute Seule.

N'importe quel jour
N'importe la nuit
Partout
N'importe
Que

Moi
Moi
Moi
Moi
Moi

N'importe toi.
N'importe toi.
N'importe toi.
N'importe toi
N'importe toi.

Pas
Pas
Pas
Pas

Pas Pa Pa Da Pa Pa Da Pa Pa

Mais pas là
pas là
pas ici
pas comme ça

N'importe moi ?
N'importe moi ?
N'importe moi ?
N'importe moi ?
N'importe moi ?

Ah ok.
N'importe quoi.
Pfieuw.
Ça, je comprends.
Il est quelque chose
de mon temps.
Attends,

Un message.

Oui, oui, oui, je like.
un autre n'importe quoi.

Ça va ?

Pourquoi tu demandes ?

N'importe quoi.

N'importe quoi.

N'importe quoi

Toi

Moi

Elle

Lui

Nous

Vous

et le pluriel de tout ça.

N'importe nous.

N'importe vous.

Les individus.

N'importe le total.

N'importe Le Monde

de n'importe quoi.

N'est ce pas ?

C'est ça.

Allez, salut, il est déjà tard.

Il faut que je continue.

Il faut que je

Il faut que

ce qu'il faut
dans ce monde de
n'importe quoi.

Agni

Si tu pensais à cautériser les morsures
d'orties vociférantes je
m'appliquais à y plonger
en singe méthodiquement bancal
pour y construire une astrologie nouvelle
(mais je n'ai jamais avoué avoir cramé les Sylphes
et ils peuvent bien causer)
dans la marche funèbre du délirium
dans l'évidence de l'eau de feu
 encor(e)né
qui beugle en jungle oh
des noms d'insectes
et ce vers *memento*
 du Sud-Est aux 3 braises
« Sommes-nous unis frères terriens ? »
 dans l'eau de feu
 dans l'eau de feu
un piaf foudroyé
 avec une bravoure de pendu
« Sommes-nous unis frères terriens ? »

Tom Buron

L'humain a gueule de chien et cœur de cheval
sabots de vache cornes de gazelle
l'humain a oreilles de lapins langue de serpent
l'humain a toison de brebis queue de rat
l'humain a peau de crocodile voix de crécelle
l'humain a crocs de lion branchies de poissons
l'humain a carapace de tortue et terrier d'écureuil
l'humain a babines d'ours ailes d'oiseaux
l'humain a tempe d'éléphant pattes de fourmi
oreilles d'ânes et lance de licorne
l'humain a cou de girafe lignes de zèbre
mamelles de chatte panse de singe
l'humain a en lui tous ceux qu'il nomme
tous ceux qu'il tue ceux qu'il affole
l'humain a en lui tous ceux qu'il aime
son cœur ouvert galope
et ses poumons hurlent à la lune
et Dieu appelle l'humain homme femme
Dieu les caresse de toute sa paume
de tout son souffle
Dieu le fait tourner
en vrille sublime
une poignée d'étoiles que
l'homme avale
et dansent l'homme la femme
le jour la nuit des temps
tout s'arrête quand ils tombent

le zOOdique est ma fin
et tout commence à chaque instant
donne-moi la main
ô ô ô aniamal aniâmla âminal
ami
âmi
aimant
de la vie

APRÈS LE FEU

on avait jeté des lucioles dans un feu
c'était un grand feu
c'était un soir de décembre
un vendredi
c'était minuit
et les lucioles tu vois
elles étaient heureuses
de pouvoir se baigner dans la lumière
de pouvoir enfin se baigner dans de la lumière
pour de vrai
je jure
je mens pas
je jure
on en a vu une
grimacer
se tordre
une ou deux
pas plus
on leur a dit
de se taire
aux deux
de profiter
de la lumière
des braises
on leur a dit
vos gueules
aux lucioles qui s'plaignaient
qui se plaignaient
d'être changées en dieu

oui c'est bien qu'est ce que j'ai dit
on les changeait en dieu de feu de bois
et de cendre
les petites lucioles
les petites bêtes
qu'avaient l'habitude de s'y prendre pour des étoiles
mais qu'étaient rien du tout
rien
des fantômes flottants
avec des ampoules oranges vissées au derche
des dieux
voilà c'qu'on fabriquait
et aux lucioles qui voulaient rester des lucioles
pour manger des bananes
en attendant la fin
à celles-là
on apprenait l'alphabet de la colère
nous
on changeait les lucioles en fraises
en fraises hurlantes

Gauthier Keyaerts



au-delà de la roue
une fois brisées les contraintes
j'ai défait les nœuds pour glisser la trame
persévéré maintes fois

j'ai les sens aiguisés par les vives couleurs
une odeur qui vibre au fond de ma gorge

au rêve-il me dit *goshō*
me fait vivre aux frontières de l'aube
l'ordure de mon paradis rêvé

quelque chose se fait place sans s'imposer,
l'alimenter – crainte de tout oublier –

tente-moi à la douce attente
emmène-moi ici,
où je peux me voir sans miroirs
en psalmodiant la vie
droit dans les yeux,

et la foi coule

peignons faute de nous
errons faute de plus

dirigeons les yeux vers d'autres paysages,
à l'intérieur,
où la traversée est un combat lent et pacifique
et la victoire est là dès le premier pas,

*fais un pas et il fera les autres 99 pour arriver
jusqu'à toi*

qu'il aboutisse du tout ou du rien,
l'humain est un chemin qui commence par la machine

Human zOOdiac

– **मेष Meṣa * (feu) l'énergie, l'indépendance et le courage.**

Combien d'entre nous ont conscience d'être vraiment vivants ?

Il faut devenir des monstres d'énergie cesser d'être bloqués, prisonniers de soi-même en désaccord, se sentir isolés.

Nous avons un mythe à fabriquer nous ne sommes pas faits pour durer pas de temps à perdre, travaillons à la liberté, unissons notre force dans un front imparable affrontons les réalités

Quand d'un sourire s'élève un chant de poésie, que rien n'est perdu de l'innocence, dans les petits paradis où nous vivons tant mal que bien se dressent sombres des forêts de serpents.

Nous interrogeons chaque aube les vents dont le long cheminement comme un souffle infini apporte l'énergie de vivre encore un jour.

** Sanskrit : Bélier*

– वृषभ Vriṣabha * (terre) propension exagérée pour les plaisirs, force

Travailler, prendre de l'audace, sans cesse labourer le champ de nos inhibitions hors conformisme la vie se délasse, sont les heures et les jours sublimes à l'unisson.

Valueux est le temps et le sommeil trop long, pour humer le bonheur il faut une discipline n'est pas donné à tous du contre-pied le don et trop souvent regardons vers l'abîme.

Défait de toute loi on se sent tout-puissant avec nos belles gueules d'hédonistes.

Dionysos, les faunes et les satyres t'attirent, d'air et de boue ourdi. Rien de ce qui t'anime ne te mine ni ne limite ta vie.

Aux charmes du sommeil il est tant de traverses, de vices empêchés qui a nul n'agrée.

Affligé, dépité, des blâmes à l'âme, du bleu aux yeux et la pièce d'or vermeille pour Charon qui paye vices et vertus tu fends la mer de feu pour des abîmes ramener Eurydice et penser que ton ombre étonnera l'enfer. Quand ton corps ne s'est vêtu que d'armes avec sauvage humeur tu nies le trépas, plus de gré que de force te souvenant du joug, défait des fers pesants avec la fièvre au corps, rage et courroux en avant tu te bats.

Le noir cornu est a demi-dompté et de sa gueule sanglante mord le pieu tenu dans ta main fort serrée.
Quand d'un aveugle effort tu le sens terrassé tu forces la nature et reviens à la vie, en proue le cœur, la face à la lune, du temps tu détournes le cours. Tu désenlises ton pied d'une ornière de boue.
Prince du présent, hardi, jadis est révolu car dans le survivre tu as trouvé ton but.
Forcer les lois du sort et le destin pousser, revenu des abysses pour posséder la terre et de ta liberté faire un fait établi. Sur ton front la marque d'un signe qui ordonne la paix, d'un menton volontaire tu imposes justice et tu trouves bien étrange que tiré de la fange tu aies perdu l'envie et ton humeur
hardie pour avec ta muse l'amour parfait filer loin de tout ce qui vit et remue ailleurs que dans le danger extrême de la poésie.

Dans les livres sont nos cimes et abîmes avec l'encre noire respandit la poésie qui s'entache de couleurs et de visions légères, avec les mots écrits prennent racines nos vies métisses pour que l'homme accepte sa fierté multicolore.

La force est celle de la graine minuscule ensevelie qui avec un chétif cotylédon tel Hercule, repousse la terre jour après jour pour la percer et émerger à la lumière, grandir et dépasser les montagnes.

Crépitent les bûchers de feuilles mortes, effraction des
escarbilles en bord de paupières dans les larmes de
fumée, aveuglement de lumière qui replace de la vie
dans le cerveau enténébré

Nous sommes enfants quand nous dormons, là nous
vient le sourire de l'âme et l'apaisement du corps.

Les mots quittent les pages par bond courent en tous
sens s'échappent pour explorer le monde
tandis que les fous ivres de sang les brûlent.

L'homme est livres de sang, livres d'amour, pour que
tous les Ulysse retrouvent leur Ithaque et que cette
terre où nous poussons soit nôtre, que l'homme nour-
risse l'homme et de pain et de force.

**Sanskrit : Taureau*

**– मथुन Mithuna * (air) symbole double des contacts
humains**

Fasciné par le double, désir dangereux d'être un autre.
Avatars en pagaille tu doubles les doubles, es infini
dans tous les sens.

Tu te twit, te facebook. De sage a racaille, de prude à
dépravé le monde est à tes pieds.

Les miroirs ont des désirs gourmands creusent des espaces
dans les trous noirs du temps

nous emportent dans l'ailleurs de nos multiples existences.
Miroirs à l'âme de mendiant en demande de mensonges vrais qui ravivent les couleurs
font monter le sang aux joues, pulser l'adrénaline,
rejaillir les flux de la jeunesse, crucifier le temps et le porter en bijou.
Tatouage au creux du cou avec un sourire à découdre dans l'abîme du reflet laisser soudre
l'apparition et s'y dissoudre le fil du temps dans une vie jumelle où l'on est prisonnier.
Chaque regard est une échappée, chaque pensée ressemble à un mensonge, chaque mot résonne comme une semonce.

**Sanskrit : Gémeaux*

– **कर्क Karka* (eau) Sensibilité et ténacité.**

Que savons-nous des larmes de l'arbre, de la couleur du sang de la pierre, les âmes des corps célestes sont-elles éternelles ?

Que savons-nous du désir des trous noirs, de l'épuisement de la terre à la tâche perpétuelle, les mystères sont-ils des entités ?

Que savons-nous vraiment de nous, de notre présence les uns auprès des autres, y a-t-il une ligne qui relie toutes nos existences ?

Je sais les pleurs des animaux, la sensibilité extrême des végétaux, la souffrance des montagnes à émerger. Je sais que le papillon a été chenille, que les maisons gardent nos traces dans leurs murs, le voyage hors des corps pour un dernier adieu.

Je sais que la mer est vivante, que les vents ensemencent les terres, l'esprit capable de mille fois plus de pouvoir !

Les égrégores sont nés de nos verbes poétiques, la si particulière langue de la nuit y a contribué.

Nous sommes les impudents dans le silence mondain, les derniers avatars de la caste humaine à la découverte des demi-dieux gauchers et homosexuels, des adolescents secrets et leurs mères tourmentées.

Les mots noctambules échappent à nos pensées, viennent nous visiter avec arrogance et prophétie.

Le temps balaye le passé en assassin, la double vie du dormeur multiplie son déclin, les pattes rouge sang de la palombe n'annoncent plus la paix.

J'écris avec les mots noircis aux cendres des humains, en garde d'amour plus par désœuvrement que par le besoin, le manque d'oxygène a rendu difficile de respirer à deux.

La vie est devenue un présent éternel empli de pâmoisons, d'eaux de terres et de feux, de parfums délétères.

Si l'horizon m'invite je répondrai je viens mais là, au-delà, dans ce catalogue de désir collectif où l'ange est inconscient et l'homme un apatride existe-t-il encore un esprit de groupe et le vouloir ensemble vivre ?

**Sanskrit : Cancer*

– **समिह Simha* (feu) la joie de vivre et l'élévation.**

J'apporte de mes vivances nocturnes mes soleils de minuit, mes ris et mes épines.
Bribes de déserts et oriflammes de nuages, les visages flous de mes amours secrètes parfum inconnu de corps traversés, la couleur bleue du sang, la joyeuse peur, j'en reviens trempé imbibé de moiteurs d'algues, de foin, de coup de soleil et glacé.
Nourri d'idées nouvelles, de solutions impossibles et de joies ambrées, empli de mots à mettre en ordre dans le désordre.
Traverser le temps, la terre et les univers entiers.
Harassé de voyages, usé de marches sans fin vivant plutôt deux fois qu'une et plus encore.
Mes somnies sont de fer, d'or, d'eau et de feu, de pluie de grêle, d'ouragans et de vents capricieux
où Rimbaud est mon frère et Baudelaire mon amant
heureux à rêver ne plus dormir jamais.

Les pensers clandestins beaux comme à damner les
faunes.
À la bouche les dents qui crissent sur un accent du sud.
Je me dégingande à l'ombre des charmilles sous les
tilleuls qui font des cieux.
Les pieds sur le blé tendre des prés, le sable silencieux
qu'affleure la rosée.
Côte à côte avec moi le bonheur fait sa marche.
Réveillé dans le rêve humant la nuit aux langueurs
charmeuses la moue boudeuse j'aspire son parfum et
m'enivre d'espace.
Le vent se lève un frisson passe c'est l'instant où l'on
songe où le présent tréépasse.
Un pied dans le futur je clos les yeux du souvenir fu-
gace, je laisse l'oubli ténébreux perdre tous mes passés
derrière au large et m'engouffre confiant dans tous les
inconnus.
J'écorce une orange et en bois le soleil à ce flanc le
bonheur de l'autre la joie et ses plaisirs lascifs.

**Sanskrit : Lion*

– कन्य Kanya * (terre) Créativité, se différencie,
s'assigne des limites

Les oiseaux font silence devant le visage du couchant,
les brisures de crépuscule s'épanouissent lentement.

Au ras des pâturages un mirage de bonheur s'efface
adagio cantabile, la rivière suspend son cours
et se tait, ni ennui ni espérance, une sorte de paix ma-
jestueuse rôde, s'étend comme un brouillard
c'est l'heure de l'esprit et des pensées fécondes.

Entre enfer et chaos un paradis perdu où je ne suis
qu'un de bout en bout l'enfant et le vieillard.
Au fond du gouffre une ombre un doute.
Grandi par les étoiles un reflet impossible abolit la
pesanteur comme un massacre arrache le poids de la
liberté.
La vague du temps vogue à l'abordage de la gorge et
serre.
Quand j'ouvre les yeux c'est le parfum comme un sou-
venir, une envergure nouvelle.
Le doute qu'il y eut une ombre, le rire qui éclate pour
conjuré le jeu mortel.
Repu de flamme, de fumée de ténèbres et d'abîmes le
poète témoigne.
Avec une langueur d'enfant bercé, revenu en surface
gobé une gorgée d'oxygène.
L'œil écarquillé devant la paix enfuie du paysage
humain.

**Sanskrit : Vierge*

– तुल Tula * (air) non-violence et paix

Enfin atteint d'une pauvreté extrême, insouciant qui ne se compare pas, qui n'envie pas, ne suscite aucune commisération n'est la punition ou la promesse de rien une forme de paradis.

Au pied du pronaos du temple de la richesse là où la nature a continué d'exister où l'exploitation n'a pas trouvé d'intérêts se situe mon abri, mon havre de paix, mon horizon tel qu'il fut au temps ancien.

Avec quelques brins d'herbes, quelques pâquerettes, il n'y a plus de coquelicots ni de bluets, plus de papillons ni sauterelles ni criquets mais le doux regard de mon ami chien sa chaleur, sa fidélité et son amour m'y tiennent chaud.

Peu d'être humains se rendent compte de mon existence, le plus souvent ils m'ignorent, c'est mon salut, me sauve des lois et obligations du monde.

Dans mon terrain se trouve l'univers celui du cœur et de la tête, du soleil qui se lève, de l'histoire de l'humanité et de l'immensité.

Il ne m'y manque rien, fi du ciné, des livres, de la musique ici il y a tous les sons, toutes les visions, toutes les histoires, le ciel est ma lecture, la terre me confie son passé, le vent m'envoie ses mélopées.

De quoi pourrais-je me plaindre ainsi comblé, tout m'est gratuitement donné, je n'ai aucun besoin, pas de manque, pas de remords.

Enfin atteint d'une pauvreté extrême, insouciant qui ne se compare pas, n'envie pas ne suscite aucune commisération n'est la punition ou la promesse de rien. Un paradis où Dieu n'a pas lieu d'exister, le besoin ne s'en fait pas sentir puisque j'ai enfin tout reçu sans avoir rien demandé, puisque je ne crains plus rien et que rien ne m'émeut, que la vie peut à l'instant m'être enlevée sans que je n'en ressente amertume ou regrets. C'est la béatitude de celui qui ne possède rien n'a donc rien à perdre n'a aucune responsabilité se contente de l'amour proche, de l'herbe, du vent, des nuages voyageurs, d'un abri de fortune, du temps enfin perdu, débarrassé de tout ce qui n'existait pas. Fi du calcul des heures, mois et années, de l'argent fait de papier et des papiers qui font les gens, libres d'exister et ignorés.

Le bleu du ciel éclairci a gardé sa fraîcheur de nuit
percé par le soleil qui regarde au hublot
et darde un rayon humble encore falot.
La rivière chemine calme et glacée perturbée par endroits
des éclats que font les poissons aux sauts exacerbés.
Les oiseaux matinaux au bec une ramure se dépêchent
de rejoindre l'édifice où s'établissent leurs couches
futures.
Le berger noctambule avance nonchalant comme
s'il dormait encore auréolé de vent, son troupeau au

monde indifférent mâchouille l'herbe jaune qui borde le courant.

Tout homme à ce moment dans son cœur est poète
c'est l'instant où la paix peut recouvrir la terre et y faire une fête.

**Sanskrit : Balance*

– वृश्चिकि Vriṣchika * (eau) dureté, luttés, sexe

Un essai lumineux et d'esprit et de corps en tenue d'Ève et d'Adam.

L'homme, enfin réduit à son sexe entièrement « génitalisé », crie les mains en porte-voix, exégèse, passage obligé, la voix comme forme suprême de nudité.

Inouïr de plaisirs lacérés, « anarchiver » les pensées fugaces, frémir de désillusions fourrées.

Évaporer les effluves salaces, ahaner de désir suranémié, aurore les parfums matinaux, avilir les âmes bien nées.

Pubescence des organes géniaux, « dangéifier » les présences « pacotieuses », « condensationner » sa nuit intérieure.

Le sexe Dieu ô Priape protège le nous en bon sujet libertin, hic & nunk nous te rendons hommage.

On fait l'apologie de cet attribut masculin qui fait tourner la vie, fait rêver les jeunes filles, les dames et certains garçons qui quand ils le découvrent tout le reste zappent.

On lui donne tant de noms évocateurs qui nourrissent autant de phantasmes.

**Sanskrit : Scorpion*

– धनुस् Dhanus * (feu) Symbole du mouvement, des instincts nomades, l'archer

Hors de l'ombre sans prévenir bondit le levant irradiant dunes et nomades.

Toujours autre est le désert aucun repère sans le secours du ciel et souvent on repasse où l'on a posé le pas.

Le temps à reculons s'écoule, colle le sable à la peau, jamais de fin au bleu de nuit.

L'homme tient silence que la respiration requiert dans ce qu'encore il contient d'énergie.

Dans cette intemporelle paix des sables entrechoqués à l'épaule de la multitude, sorti de la camisole morale au sein du chaos enchevêtré.

Paix aux ombres de bonne volonté, bât sur le fer de l'essieu, tremblement du grondement sourd des torrents au feutre de la nuit embrumée.

La bouche prononce l'oracle de la race intersidérale.
La rivière renvoie dans les trouées les flèches de soleil
et perce les rétines aveugles.
L'encolure humide de sueur pure où se collent les
mèches rouges de la chevelure de feu.
L'homme brave les écueils. L'astre sanglant prend la
mer caravelle chargée d'or et d'ambre.
Conquistadors de terre inconnues avec une cruauté de
dieux impurs, flibustiers des mondes nouveaux.
Dans cette intemporelle fureur des océans, entremêlé à
la multitude des ondes, défait des liens civilisés, reste à
copuler le futur.

Alter ego de quinconce mais les yeux brûlants comme
des flèches trempées dans le curare, enfin démantelé,
disloqué, mis en pièces.
Fiat ! Question brûlante, tentation, séduction, blas-
phème, mensonge, le noir et le blanc qui s'épa-
nouissent dans le révélateur. Prémices de changement,
cumul de cumuli, nimbés de brumes diaphanes, brunes
brumes dont le sel occulte la vision. Le ciel est folle-
ment bleu marbré
d'altocumulus effilochés, l'ombre grotesque qui
trottine indissociablement collée à soi, myriades de
parfums chimiques vrillant l'espace, brutal assaut d'as-
soupissement comme intoxiqué, mode soporifique.
Ciel ridé, moutonnement blême, venue insidieuse

de l'encre du crépuscule mélancolique, somatique
attaque, à la nuit, en débauche de chasseurs à l'affût de
rencontres de hasard sur la route perpétuelle.

Désirs impulsifs qui s'attellent à la mise en œuvre,
abasourdi, assourdi, sourd de colère, englouti dans
l'émotion.

Dépiouter, retourner le fourreau de l'âme, la mettre à
nu, à muscles, bêtabloquer l'adrénaline et diminuer la
tension dans les limbes, flotter dans des instants sans
questions, asymptote, être la droite se rapprochant le
plus de la courbe rêvée imprescriptible droit de l'ego.

**Sanskrit : Sagittaire*

– **मकर Makara * (terre) austérité, patience, devoir.**

Au creux des nuits qui se disloquent cruelles et incan-
descentes il nous faut être ciel de pierre, homme érup-
tif de fer, d'ébène, tendre comme le fruit mûr, impa-
tient de trouver la patience.

Qui trouve du concret au néant et de l'impalpable au
tout, se déplace avec l'assurance lente et massive d'un
continent sur le vaisseau des âmes.

Étonnement et stupeur d'être né où tout et rien sont
indiciblement confondus enfermés dans les arcanes du
temps du primordial secret.

Il semble que ce qui n'appartient pas à la matière de
l'univers seraient nos pensées, nos sentiments
nos passions.
Du début de l'univers vers l'expansion se croise sa fin
vers son commencement.
Voilà l'hiatus de la relativité des temps.
Attendre dans la patience de s'encontrer.

**Sanskrit : Capricorne*

– कम्भ Kumbha * (air) fraternité, altruisme, aventure, rêve

Je repense à tous ceux qui m'ont donné le souvenir du
parfum de l'amitié, la fraternité, la solidarité
l'affection.

Je suis reparti sur les chemins du monde avec vivace
cette souvenance qui m'a porté, affermi la détermination
de faire confiance jusqu'à l'extinction car je sais
d'autres comme eux-mêmes si le monde change.

Deuxième planète à droite de la constellation du chien
puis tout droit jusqu'au petit matin
là interroge le miroir sachant que les intentions d'un
homme se lisent dans les yeux.
Tu ne sais qui tu es ni ce que tu recherches porté par
les oiseaux qui sont les véritables anges

parfums et fragrances de terre et de verger fleurissent
la mémoire.

Es-tu le rêve es-tu rêvé ?

Artiste autiste demande asile aux étoiles côté obscur en
exil

Fermer les yeux, respirer à peine, la pente est abrupte
pour oser faire le saut de l'ange avec force olympique
et entraînement sévère

Démentiel séquentiel des profonds sentiments au cœur
de l'âtan (आत्मन्)* des âmes sœurs obligation de deve-
nir un cœur de lion héros moderne des jours futurs et
au bout de la route, attendre.

**Sanskrit : Verseau*

– **मीन Meena * (eau) illimité, aller du zéro à l'infini.**

Nous sommes le rien mais nous avons été, la trace en
est une chaîne humaine qui comme un seul homme
traverse l'infini du temps.

Voilà ce qu'est l'être humain un grand serpent de morts
précédé de vivants.

Résister à l'asservissement, éloigner l'avilissement,
dans le sillon, comme sur les lèvres déposer un baiser.
Disposer une graine, puis la main gauche devant les
yeux la droite fermée le doigt sur la bouche, immobile

tel un poteau indicateur, un épouvantail pensant on se
dresse face à l'univers pour lui faire comprendre l'absur-
dité de nous avoir fait naître pour nous entretenir.
Au-delà de l'ombre la bête a survécu et nous nargue,
l'enfermement pour la liberté où la vie est dans le décor.
Le soutien du souvenir opposé au glacé de l'oubli est
la quête, le chemin insensé, le labour
incessant.
Je n'ai connu que soixante-dix printemps cela semble
peu mais j'ai connu vingt cinq mille cinq cent
cinquante levers de royal soleil.

**Sanskrit : Poisson*



Je place pages dans miroir aveugle
livre en désordre
l'œuvre se désosse
entre plusieurs espaces

Mirage d'argent
Fini les regards intérieurs
Sangs Oh vipère cache couvertures !

Le songe n'arrête pas de mentir
pour faire croître les couleuvres
Sage porte ouvre cymbales
et le masque dérouté les limites de l'impossible

Homme noir
épouvantail qui porte l'univers en désarroi
Les lumières nous regardent
par fenêtre de destruction
pendu entre deux étincelles
le cosmos rend clé sous porche

L'interdit se réveille pour amplifier le chaos
12 formes se meuvent entre liens du temps
châteaux noirs abritent titans endormis
leur éveil éclabousse les limbes

Désincarné de l'essence des candides
la pureté s'ouvre à la voûte non céleste
Les cordes violent les absences cantiques

Le pulsar

Le pulsar est un objet astronomique qui produit un signal périodique allant de la milliseconde à quelques dizaines de secondes.

Le pulsar est une étoile à neutrons tournant très vite sur elle-même en émettant un très puissant rayonnement – un rayonnement électromagnétique dans la direction de son axe magnétique.

Le pulsar est donc un derviche tourneur qui se soufi à lui-même.

L'axe magnétique d'une étoile à neutrons n'étant pas parfaitement aligné avec son axe de rotation, la région d'émission correspond à un faisceau qui balaie, au cours du temps, un cône – ceci du fait de la rotation de l'astre qui est, nous l'avons dit, un derviche qui se soustrait au temps.

Le pulsar se manifeste sous la forme d'un signal périodique, la période correspondant à celle de la rapide rotation du derviche.

Ce signal est très stable parce que la rotation du derviche est très stable également ; toutefois, il ralentit légèrement au cours du temps, comme le derviche qui se soustrait au temps.

Le pulsar est issu de l'explosion d'une étoile massive en fin de vie, que l'on appelle supernova à *effondrement de cœur*.

Certaines supernovas ne donnent pas naissance à un pulsar, certaines laissent derrière elles un trou noir.

Mais il y a quoi qu'il en soit *effondrement de cœur*
– ce que répare en dansant
le derviche tourneur.

Le pulsar a une durée de vie virtuellement infinie, mais plus il est âgé plus sa rotation est élevée et plus faible est son champ magnétique – contrairement à celui du derviche.

Le pulsar est souvent en orbite autour d'un compagnon, le plus souvent étoile ou naine blanche, que l'on appelle aussi poète, compagnon du derviche.

L'importance de la présence de ce compagnon est partout et de tout temps attestée car il joue un rôle crucial dans la formation du pulsar – comme le poète pour le derviche.

Le pulsar a une énorme densité qui associée à la vitesse de rotation du derviche provoque un enroulement dans l'espace-temps – du poète et du derviche en même temps.

Dans l'espace et dans le temps, derviche et poète sont donc tous deux des pulse-art – qui relèvent tous les cœurs effondrés sans radar.

UN ARBRE DEUX VIES

Enceinte d'une parole qui creuse la terre
trop jeune pour accoucher mais tendue vers le ciel
Née pour donner, je suis née pour donner.

Attendre que la pousse grimpe, elle est en soi dissimulée
vortex soyeux contraint de traverser sa carapace
pour jouer aux enchères cruelles d'une chair emballée.

Je viens de deux mais je suis la seule et sans toit,
ma demeure est de changer les cieux en moi
le « je » sans cesse recommence ce premier instant

la petite fille entend crier sa mère, une rose amère qui
nuit,
d'un pied expiré, l'orteil en éveil...
son père frappe ma mère
« dessine-moi un arbre »,
le mur blanc aspergé de thé.

Sous le toit d'un ciel qui change en moi,
les murs aspergés sans bonté, la table basse fracassée,
Gouttes infinies en relief
le thé reluit du blanc d'autrefois.

« Dessine-moi un arbre », enceinte d'une parole ma
mère me le dit
trop jeune pour accoucher mais tendue vers le ciel ,
je suis née pour donner un fruit encore trop petit.

On a recouvert le mur des couleurs de l'amour
je viens de deux mais seule j'évite des gouttes de thé
qui ont transformé en arbre le blanc innocent de la nuit.

La graine que tu viens de me donner, je vais la culti-
ver, mais,
bois un peu pour qu'Adam avale ma pomme sous le
soleil ardent,
le jardin des délices est encore sans ombre, la vie a
besoin de fraîcheur pour pousser.

En dessous des apparences, nous tressons des liens qui
plongent à l'infini
pour puiser dans le minéral à midi encore plus de vie,
l'envie de l'eau que
je viens de deux mais à puissance cinq nous sommes
déjà nombreux en synergie.

Semblable aux « souffliers » des déesses, le sablier de
mon tronc qui compte le temps
dont la vie a besoin et aussi de fraîcheur pour s'ériger
en lumière, une chaleur jaillit,

tic et tac, chaque arbre reconnaît ses fruits, je suis
encore née pour donner, petit à petit.

Le réseau des racines a percé son mystère sans rien dire.
l'arbre a deux vies, celle des ombres qui montent vers
le ciel,
et mon infinie patience qui embrase passionnément les
dentelles de lumière.

Assise au pied de l'arbre que j'adore depuis l'origine,
j'arrose chaque instant de simplicité à l'infini,
sans m'inquiéter il faut recommencer, tout ce qui m'a
tuée est revenu à la vie,
un deux trois deux un, tic tac, rentre dans le temps,
découvrir cet instant,
vivre dedans.

*

Le Lion

« Explore ton corps »
La tête de flèche
Vers l'orée de toi
Se rencontre elle-même.
Sur l'eau céans
De sang

Souffle voyageur
Chevauche le temps.
Un lion marche
En ville
Près de moi
Un aigle fugace de profil
Et un serpent soudain disparaît.
C'est le rêve
D'une nuit de lune.
Ni avant ni après
L'aube de soie.

*

Satisfait de Lumière

Dans le miroir de son âme, l'être
se dénude et rentre dans la danse.
L'engagement du présent se vit en offrande.
Quand elle revient du mouvement,
l'âme est satisfaite, et le corps,
fier de servir l'essentiel
peut retourner à la lumière
de son origine pristine.

*

pour Michel Raji

Dans la solitude du cœur, tous les êtres respirent.
Rencontre mystérieuse sur les vagues cybernétiques de
la télépathique moderne, Michel Raji et moi ne nous
connaissons pas.

Pourtant, nous avons tellement en commun et les
pixels colorés se sont chargés de devenir messagers
l'un de l'autre.

La danse recèle la simplicité de découvrir la porte du
cœur qui est aussi la porte de l'infini. Sans début, sans
fin.

Et en découvrant cet espace amoureux, on constate
qu'il est aussi sans faim ?

Pourquoi, parce qu'on ne se sent plus séparés : la plé-
nitude c'est de découvrir le trésor, celui qui a toujours
été justement ici, tout près, après la porte.

Pourtant il est rare de comprendre cette simple évi-
dence, encore plus rare d'en parler sans les mots par
une véritable présence généreuse et dénudée.

Michel Raji me danse de lui, me danse de moi et me
danse de tous les êtres, en silence mais avec résonance.
Je suis émue.

La vitesse est lente, et plus on accélère plus on est calme.

Il le sait, cela se voit et ce que je vois en le regardant n'est pas une forme, ce n'est pas le vide, c'est un mouvement impossible à définir mais qui exprime, comme le jus d'un fruit délicieux, l'essence délicieuse que nous, les êtres humains, rêvons en secret de partager.

La Solitude de la quête peut m'emmener à la porte de ce cœur, comme débarquer dans une belle grotte chaude et lumineuse au sein de l'océan, l'eau céans.. et, tel son nom le dit si bien, l'espace « cordial », en soi, en toi, en moi ?

Seul, rencontrer ses peurs, ses démons, ses doutes, ses illusions, pour atteindre le seuil de cette porte qui n'en est pas une : de l'autre côté on voit bien que rien n'a jamais été séparé, ni moi des autres, ni la forme du vide. Cette retraite en soi par la danse, elle révèle la multitude des chemins et la caresse de l'intangibile
perpétuel changement que nous partageons en respirant, que nous craignons tant en nous figeant.

Quand j'ouvre « youtube » pour plonger dans l'écran, mon macintosh est devenu énorme et devant ce cercle

magique, Michel a brandi un énorme pinceau japonais,
celui qui éjacule
la première pensée, la meilleure pensée, la pensée
avant d'avoir opiné.
Le monde vient d'être « récréation »...

L'espace, le temps, la danse, c'est maintenant et Mi-
chel, c'est là qu'il habite.

Si vous le cherchez, allez-y tout de suite !

*

Les Secrets Terre

J'ai rencontré un homme qui est en soie.
La vie se distille en moi,
il faut un temps détendu pour recevoir la rosée.

Cet homme, je l'ai nommé
comme si je l'avais couronné d'une gloire
que sa présence infuse en moi.
Son nom signifie
« Lumière de la Danse »
dans notre langage secret.

C'est Vendredi, jour de Vénus.
Chaque pas est en science :
tout ce qui touche mes perceptions
est devenu la Voie.

Taire ma voix ne finit pas la musique :
c'est le premier son,
la vibration de la vie,
son frémissement...
La voie du silence.

Le danseur de lumière m'a fait ralentir.

Le secret de la terre est une question de temps,
et son union à l'espace est un souffle qui danse.

Ce matin, un nouveau dentiste
m'attendait à 9h30
mais je suis arrivée à 8H25,
c'est à dire 1h trop tôt.

C'est un homme posé, méticuleux,
précis et de bonne humanité.
Grâce à mon décalage horaire
avec le temps libre en perspective,
me voici à présent assise au soleil.

Le verre d'eau s'est rempli des rayons irisés se projetant sur la table blanche,
puisqu'il fait beau, comme la douceur de la soie posant mon cœur sur la main.

Oser, pauser, composer, décomposer, reposer...

Je prends mon temps.

Finalement,
il me suffisait de partir à point,
depuis le début.

Donc tout de suite.
Ce point ici et maintenant.

Le souffle profond révèle une galaxie de trésors qui me ramènent à mon axe.

Feu follet, mon être s'est dispersé,
s'est excité, s'est enthousiasmé,
perdu, épuisé.

Le souffle m'a inspirée
de descendre vers le ventre,
dans le feu magnétique.
La colonne d'air

qui passe à travers les diaphragmes
pour creuser dans les profondeurs :
on appelle cela les « tripes ».

D'ailleurs on dit, « danser avec ses tripes ».

Je suis toujours à la terrasse du café,
au soleil, devant la place du marché
et les étangs de la ville
qui baignent des cygnes.

Il est encore tôt,
les autres tables sont occupées par des hommes,
que des hommes.
Ils lisent.

Celui à ma droite m'interpelle :
« vous écrivez vos mémoires ? »
Le présent est déjà un souvenir.
ça va vite.

Le souffle, un inspir qui monte à son apogée
devient un expir, cela souffle forcément
de l'un à l'autre puisque nous sommes vie et vent,
les vivants.

L'apogée du souffle

est une rencontre en pointillés
rapprochés qui renverse,
comme lui et comme moi.

L'inspiration culmine
dans son renversement,
c'est une brèche entre les vents.
Comme un soupir du temps.

Ce qui me saisit est l'espoir
qui se termine au bout de chaque respiration,
ils étaient déjà la procréation l'un de l'autre.

Le vortex de ce souffle emporte avec lui
tout se qui doit bouger, sortir, changer.

Le grand ménage qui déménage à l'intérieur.

Si on accélère le souffle en rythmant la pulsation,
le cœur chauffe, le squelette se pneumatise,
la musique de base orchestre le corps.



Démosthène Agrafiotis





Qui marche dans le silence des siècles inventés ?

Aubes d'espaces orientent la fenêtre inattendue

On saigne les parchemins des signes à décrypter

Les yeux futurs décodent syllabes

ombres

vertiges

et le grain de blé aiguillera la main et ses visions

Des papyrus s'envolent mille siècles d'incertitudes

Que de sang a embrumé la clairvoyance de l'invisible !

Les firmaments craquent sur le rivage

et la mer errante lève la braise

et les portes s'ouvrent

La vie entre par toutes les fenêtres

Cortèges de manants maquillent le jour d'arc-en-ciel

Escadrons d'abeilles embrasent la dernière lueur

Qui marche dans le silence des siècles inventés ?

Perdus ?

1.

J'attends de voir si la nuit sera poreuse

Pour percer le secret, je danse sur le revers de la croûte terrestre, je sens la cohérence de l'ensemble aléatoire, j'émerge telle un pantin noueux du tissu brumeux de la naissance. J'ai vu tout ce qu'embrassait mon regard poussé depuis le genou légèrement plié, où l'impulsion bondit en moi.

Je suis celle que l'on sait, connue des miens et seule parmi les autres. Je suis celle qui s'ignore et cherche encore la lune, qui perd de vue la lune chaque soir que la nuit porte, que la lune débusquée abandonne d'un froufrou de robe montgolfière, renvoie aux astres fuyants, rejette à la peau grumeleuse du sol commun aux hommes, aux animaux, ballotte jusqu'à la nausée d'ombre en lumière, de fracas en recueillement subtil. Je suis ce nouveau-né de l'ancien temps qui transperce, en position fœtale, la paroi végétale pour faire son entrée dans l'univers sonore et désaxé. Je suis l'enfant de la soif, de la faim, qui ose s'avancer sur des terres douteuses, habitées par des formes hybrides, l'enfant dérouté par l'étonnant frottement des langues entre elles, lorsqu'elles se superposent en brouhaha brutal, lorsque sans rien nous dire elles accaparent l'espace du ciel ouvert, elles privent la lune de son masque, elles

Christine Guinard

dénudent le relief entrelacé, contraignant les yeux purs encore à brûler sur le vif, l'enfant dont les poumons privés d'air emportent dans la chute les bras, le buste et puis les jambes, en un roulé-boulé définitif plus triste que la fin.

2.

Sorcière

Sorcière brûlée de l'intérieur chassée de la cité, femme, irradiante, connaisseuse, vive depuis nos entrailles, depuis la nuit des temps, depuis le rouge du cœur qui amorce la pompe à la vie même, qui porte en elle et au-delà d'elle, qui transmet le monde tissé aux veines et ose reconnaître chaque fois le vrai du faux, si elle voit, si elle sent, si elle peut. Femme qui donne l'enfant et lui donne le monde, qui perçoit l'onde de choc, le vacillement, qui saisit l'ampleur des événements, le sens du rire et du chaos qui doucement, tendre peut l'être et pourtant, tendre souvent mais parfois, elle sait la révolte des hommes elle sait, le ciel lourd sur le dos de l'enfant, elle sait l'orage qui gronde et se lève pour l'arrêter de sa main seule et plus frêle, toujours vivante, tiède, elle sait mais se tait, se meut sans scandale si elle peut, si elle sent, poussée par la rumeur d'être belle et pleine d'elle et du monde, d'être

nouée de la vie même, si elle voit, elle sait, chassée par le pouvoir des autres, soupçonnée de pouvoir davantage qu'elle-même, de pouvoir le rebond du monde, de pouvoir le mouvement des astres, le guider, le trembler, de son doigt levé doucement vers le ciel.

3.

Tanger

Je me suis posée sur le tarmac.

Je sens l'odeur intense et soufrée de l'Afrique, le vent froid balaie tout, les palmiers dansent.

Je suis à l'avant d'un bateau lancé dans la mer immense, doublée de l'océan, un bateau qui détient le sésame pour pénétrer dans les terres de sable rouge ; un bateau vigilant, campé sur le bord du bord du monde de l'autre côté de l'Europe, où scande le muezzin. Je suis campée à l'avant d'un navire campé, de fenêtres fouettées un jour de tempête qui n'en finira pas, de vents contraires enturbannés en une colonne d'air cinglant qui me hante, je scande à l'avant du bateau, scande l'appel aux prières, au réchauffement sous le vent froid, à l'entrée dans les eaux de haute mer avant l'océan, à l'union des terres décollées par les âges et reformées en moi pour ces jours, assemblées en une pièce matrice qui sous-tend les eaux et le ciel,

je suis campée à l'avant d'un bateau qui voit tout et jamais ne prend l'eau, qui reçoit de plein fouet la brisure des mondes, la différenciation des êtres, qui tente de les intégrer à sa déroutée privée de trajectoire, sagement gouvernée, à sa stabilité ondulante de sphinx et de mémoire. Je suis campée à l'avant d'un bateau qui toise les côtes d'Europe et attend, patiente, ploie, danse, qui reçoit les échos d'Europe et les écueils, qui absorbe depuis la nuit des temps les ondes du continent scindé, qui sait sa force propre, sa puissance de titan, sa danse apparente soigneusement ménagée dans les draps du hammam et des voiles, intégrée aux tissus et aux palmes fertiles. Je suis campée sans attendre sous la pression du vent, je me sais en sûreté, je me sais à mon poste, j'évite le cri des sirènes et je me tiens prête, enhardie par l'odeur de jasmin, d'oranger et de musc, par les trouées solaires régulières au-dessus de moi, par le charme corsé de la ville qui me porte, à mon poste, je me tiens.

4.

Exode

Marche à toute force, pied à pied sentir aux talons la chasse de nous et de vous qui suit tenace, marche loin sur la ligne courbe, le chemin pierreux des champs

plans puis des monts, traverse ce que tu peux, franchis, dépasse, transgresse, exile marche à toute force la peine porte et puise où tu peux, la tristesse de n'être plus déjà pour toi pour eux, de n'être plus là ni ailleurs, ni avant, ni ensuite, à l'infini de l'horizon comme au lever du jour sur les volutes du massif, ici peut-être et nulle part ; au lever du jour préside, la nuit qui vient aussi, tu deviens ce croisement des forces poussé par la terreur, fuir, plus loin, où tu parviendras sans doute ne sera pas assez, juste le temps de reprendre souffle, de vivre mais enfin, où tu parviendras ne sera pas un lieu, ne sera pas un toit, sera l'éphémère étoilé qui te gardera peut-être des vents et des feux

la peur aux troussees de te savoir proscrit, d'avoir été ici chez toi comme les autres, de te savoir poussé loin par les derniers souffles amis, poussé loin sans savoir, sans connaître le sens, chassé pour avoir été, devenu cette force mouvante, elle renaît de chaque pas qui l'épuise, cette force mouvante qui renonce aux contours et au nom, se sait muée en l'espoir de pousser plus loin la marche vers là-bas, pied posé plus tard sur la ligne frontalière comme un jeu désarmant, la vanité des raisons et des lignes

la peur du corps chassé, poussé pourtant par l'énergie des arbres au bord du chemin, où le soleil encore ne brûle pas, où l'aurore métamorphose le muret en tremplin informe

la peur du corps chassé pour rien, sans connaître le sens, sans percevoir le cœur du mouvement, d'avoir été tel et là même, sans autre motif, chassé de soi-même en un consentement insensé, le corps parti pour rien, pour survivre, surpasser, subvenir, pour emboîter le pas à la marche de l'exil, pour refuser la démence, pour consentir au non-sens, pour affirmer la gravité et la faim

parti pour vivre et sans savoir, déplaçant la forme initiale, bousculant le cours,
être d'avoir été, parti vivre enfin

Ne pouvez
rien garder



Pascale Moulitas

Passions humaines

Caroline Boulord

Ils ricanent d'abord
Puis rient
Rient fort
À côtes déployées
Éclatent de rire parfois
À s'en démettre les bras
Des serpents contagieux au bout des ongles
Ils se tordent de rire
Et déchirent leurs masques de misère
Sous l'œil imperturbable de la bête qui approche

Une bouche incendiaire s'esclaffe
Comme un verre craché à la figure du groupe
Il se fracasse contre leur mur
Des mains ramassent les morceaux
Pour les porter aux lèvres des autres

Ils continuent à rire
Se cognent la tête contre l'écho de leur existence
Certains vomissent les mots qu'ils ne prononceront
jamais
La bête est maintenant debout parmi eux
Elle brandit la tête hallucinée de la nostalgie
Pour rappeler au corps convulsé ce qui a provoqué le rire

Ils ne savaient pas que la mort fait hurler ceux qui
refusent de danser avec elle

La Danse en tant que Rite

Du Rituel à la Ritualisation

Le Rite

Le rite est la source du rituel, de la ritualisation. « Quelque chose », qui ne s'explique pas, qui se manifeste dans le présent. Sans attendre qu'il vienne, on l'invoque, on l'incorpore. C'est aussi une dimension qui nous échappe, l'invisible d'un instant qui s'anime en présence au travers du vivant, l'art, le sacré.

Le Rituel

Le rituel est la forme que l'on crée, une structure organisée dans l'espace et le temps, à travers laquelle la sagesse, l'*essence du rite*, peut se manifester dans la pleine étude de la nature et la culture de l'existant.

La Ritualisation

La ritualisation c'est ce qui est ritualisé, dans son corps, dans sa respiration, une mise en actes de ce qui

est. C'est rendre visible et lisible ce qui est déjà là, mais qui est transcendant par nature.

Processus rituel et ritualisation de la danse en tant que rite

D'abord on pose un rituel, puis on le ritualise (la ritualisation du rituel).

Ensuite on fait attention à ce que cela ne devienne pas juste une formule, une forme qui aurait perdu son contenu (sa fonction existentielle de servir à l'accomplissement du rite en son essence).

On accomplit le rituel en plusieurs occasions, plusieurs moments, en différents lieux.

On se connecte à l'*essence du rite* pour adapter le rituel à la vie, aux vivants. Le rituel doit s'adapter et évoluer aussi avec son temps. On le travaille constamment pour qu'il reste au service du rite, en relation avec la situation réelle, et non pas le contraire, qui serait d'imposer la forme malgré son ineptie contextuelle.

Le rythme joue un rôle clé dans l'accomplissement et la manifestation essentielle du rite.

Il est nécessaire de faire vivre le rituel et ses ritualisations à travers le jeu des rythmes, des énergies respi-

ratoires, gestuelles et sonores, afin que les sensations, les perceptions, se sculptent, s'architecturent à quelque chose qui nous dépasse, à un ressenti qui modifie notre manière d'être et de penser le monde.

Quand le rite se manifeste, le rituel est transcendé. Le ritualiste (l'acteur du rituel) laisse place au rite et le devient. Tout être en présence est transporté par la ritualisation, et repart imprégné du rite en son essence.

TABLE DES MATIÈRES

Luc Bigé	3
Daniel De Bruycker	18
Arthur Thimonier	20
nicolasANKoudinoff	26
Maxime Deckers	30
Paul Sanda	34
Lisette Lombé	39
David Giannoni	40
Milady Renoir	43
Dominique Massaut	46
Nadejda Peretti	50
Catherine Serre	52
Biaggio Capodici	62
Martin Bakero	63
Chantal Deltenre	64

Bruno Geneste & Klervi Bourseul	66
Rolf Doppenberg	68
Jan Ducheyne	74
Tom Buron	79
Laurence Vielle	80
Kenny Ozier-Lafontaine & Gauthier Keyaerts	82
Simona Petitto	84
CeeJay	86
Fabian Di Maria	104
Pierre Guéry	105
Yumma Mudra Chorésophe	108
Démosthène Agrafiotis	120
Rio Di Maria	122
Christine Guinard	123
Pascale Moulias	129
Caroline Boulord	130
Raji Chorésophe	131

*Ce livre a été réalisé avec le soutien du Ministère
de la Culture de la Fédération Wallonie-Bruxelles*

*Que les livres circulent...
la photocopie / le numérique ne tuent que ce qui est déjà mort...*

© Les auteurs © maelstrÖm reEvolution, Bruxelles 2018
retrouvez tous nos booklegs sur www.maelstromreevolution.org
et dans notre boutique **maelstrÖm 4¹4**
364 chaussée de Wavre / BE-1040 Etterbeek
ouverte du mercredi au samedi de 14h03 à 19h07

ISBN 978-2-87505-314-5 — Dépôt légal — 2018 — D/2018/9407/16
Imprimé dans la dignité sur les presses de la Maison de la Poésie d'Amay

Voici pour la deuxième année consécutive *le livre du fiEstival* !

Un collectif de 34 auteurs composé par les artistes invités et les proches.

Seule consigne : un texte ou une image qui réponde au thème *zOOdiac - What is human ?*

Depuis la nuit des temps, l'être humain projette dans le ciel des histoires des origines, des liaisons entre les astres, leur trouve des formes et des noms d'animaux sacrés et quotidiens, de dieux et de déesses. Le ciel comme miroir de la terre. La terre comme échiquier d'un jeu céleste. Le cirque des 12 signes, comme autant de types de personnalités, renvoie dès lors à cette question de fond : *What is human ? Qu'est-ce que l'humain ?*

Luc Bigé . Daniel De Bruycker . Arthur Thimonnier . nicolas ANKoudinoff
Maxime Deckers . Paul Sanda . Lisette Lombé . David Giannoni
Milady Renoir . Dominique Massaut . Nadejda Peretti . Catherine Serre
Biaggio Capodici . Martin Bakero . Chantal Deltenre . Bruno Geneste
Klervi Bourseul . Rolf Doppenberg . Jan Ducheyne . Tom Buron
Laurence Vielle . Kenny Ozier-Lafontaine . Gauthier Keyaerts . Simona
Petitto . CeeJay . Fabian Di Maria . Pierre Guéry . Yumma Mudra
Chorésophe . Démosthène Agrafiotis . Rio Di Maria . Christine Guinard
Pascale Moulias . Caroline Boulord . Raji Chorésophe

8,00 €

ISBN: 978-2-87505-334-5



9 782875 053145

En couverture : création de Vam Nou
à partir de photos de John Sellekaers.